

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Les humanités gréco-latines dans la société moderne  
 Pax  
 Le maréchal Fabert  
 Le voyage de M. Herriot  
 La littérature flamande  
 Dinaso  
 Le petit garçon puni par les bêtes

Paul HALFLANTS  
 Maurice DULLAERT  
 Paul RENAUDIN  
 Fernand DESONAY  
 Julien KUYPERS  
 Charles van RENYNGHE de VOXVRIE  
 Charles du BUS de WARNAFFE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le II<sup>e</sup> Congrès international de l'Enseignement secondaire catholique, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Quand, reprenant ces notes hebdomadaires, on cherche à dégager des événements des dernières semaines ce qui domine, ce qu'il faut avant tout souligner, comment ne pas revenir encore sur l'exaltation de l'esprit guerrier affichée par l'Allemagne hitlérienne? De nouvelles révélations, faites en Angleterre cette fois, sont venues démontrer aux plus aveugles que le Reich multiplie les armements et prépare sa jeunesse à une prochaine guerre. Si une grande politique européenne ne groupe pas bientôt la France, l'Italie et l'Angleterre pour la défense de la civilisation occidentale, la génération actuelle connaîtra ces mêmes horreurs dont la victoire des Alliés devait débarrasser le monde à jamais...

Et voilà que, d'une certaine manière l'histoire se répète. Comme en 1917, Vienne est actuellement le point vital. De petits hommes d'État aux idées étroites et mesquines empêchèrent, en 1917, une paix séparée avec l'Autriche, paix qui eût permis un statut européen autrement sain et solide que celui bâclé à Versailles. Par ignorance surtout, par anticatholicisme aussi, les Alliés firent alors le jeu de la Prusse, laissant passer l'occasion merveilleuse de briser son hégémonie sur les Allemagnes.

Le comte Begouen, chargé de missions officieuses en Suisse pendant la guerre, vient d'apporter un nouveau témoignage de cette incroyable légèreté de certains « grands » hommes politiques (*Revue hebdomadaire* des 12 et 19 août).

*Et pourtant, écrit-il, cette idée des deux Allemagnes, du Nord et du Sud, correspond à une réalité. Il y a opposition foncière entre les habitants des deux régions, et en fait le Mein sépare bien deux groupes qui n'ont ni la même mentalité, ni les mêmes besoins, ni les mêmes aspirations. Anthropologiquement même il y a différence de races, les Prussiens n'étant en somme que des Slaves mâtinés de Germains, tandis que Bavaïrois et Rhénans ont dans les veines du sang gaulois. Une série de contingences atténuent et recouvrent même comme d'un vernis ces divergences fondamentales; mais il suffit du moindre incident pour faire éclater ce vernis et montrer la fissure, que naturellement les hommes politiques allemands s'efforcent de dissimuler.*

L'avenir, un avenir prochain, nous dira si l'hitlérisme a définitivement effacé ces différences et supprimé la ligne du Mein. Si oui, tant pis pour l'Europe...

Aujourd'hui, comme alors, c'est à Vienne encore que se joue le sort de notre continent. Si on laisse l'Allemagne écraser l'Autriche, si Rome, Paris et Londres ne s'unissent pour soutenir la résistance autrichienne et faire échec à la politique prussienne, encore une fois tant pis pour l'Europe!

Certains indices autorisent à penser que la politique française, après la politique italienne, envisage avec plus de sympathie une renaissance austro-hongroise, un État danubien capable de jouer un rôle important dans une politique antiprussienne. Les

idées de l'empereur Charles, méconnues en 1917, finiraient-elles par s'imposer? Le fils réalisera-t-il ce qu'eût voulu faire le père?

Il nous est revenu qu'un docte professeur de morale et de droit naturel s'est ému et même fort scandalisé d'avoir lu un jour, ici, une apologie de la guerre préventive. Si son avis nous a été fidèlement rapporté, il paraîtrait que la morale catholique réproouve des vues aussi audacieuses.

Nous serions-nous mal exprimé? Nous aurait-on mal lu?

Une guerre préventive dans le but d'empêcher une nouvelle agression prussienne est évidemment parmi les choses les plus utopiques de l'heure présente. C'est entendu. Mais est-il défendu de le regretter? Et nous voudrions bien que l'on montrât ce qu'a d'hétérodoxe le raisonnement suivant : s'il est vrai que, contrairement à ses engagements, le Reich arme et arme en vue d'un nouveau coup de force; s'il est vrai que, par là, le Reich voue à l'échec toute tentative de désarmement général et provoque, au contraire, une nouvelle course aux armements; s'il est vrai que cette prochaine guerre méditée par Berlin est quasi certaine, qu'elle risque d'être plus terrible encore et plus meurtrière que la dernière; s'il est vrai que, seule, la manière forte est encore capable d'en imposer à l'Allemagne prussifiée : oui ou non, *cela étant*, non seulement est-il permis d'empêcher le mal de se produire, mais ne serait-ce pas une bénédiction de voir se lever l'homme d'État génial ou le grand capitaine qui épargnerait à l'Europe et au monde la catastrophe que l'on prépare à Berlin?

Encore une fois, il n'y a aucune chance que nous assistions à pareil spectacle. Mais est-ce un... péché de le déplorer amèrement?

La charité chrétienne, l'amour du prochain ne commandent-ils pas, au contraire — si on est sûr que, du train dont vont les événements, plus rien n'est capable d'arrêter l'arme prussienne de se forger et la menace allemande de se développer — de souhaiter que le Ciel fasse don à notre vieux monde de ce politique de génie ou de ce sabre sauveur?...

\* \* \*

Mais voilà que le *Provincial* de la *Terre wallonne* (septembre) a trouvé mieux encore que le professeur de droit naturel. Discourant sur « le tournant dangereux dans lequel s'engage la politique européenne », il écrit :

*Après Paris, c'est Londres qui se met à regretter la « politique des concessions » à l'Allemagne; avec la presse nationaliste française, ce sont des journaux anglais qui envisagent le recours à la force. Il doit y avoir là-dessous de l'or juif et des influences de munitionnaires.*

Qui sait? Peut-être nous accusera-t-il, nous qui osons défendre la légitimité d'une guerre préventive, de recevoir de l'or juif ou d'émarger aux budgets des munitionnaires!...

Mais jamais rien ne prévaudra contre cette vérité de bon sens, éclatante comme le soleil : Si l'Allemagne voulait la paix, si elle désarmait réellement, elle que rien ni personne ne menacent, non seulement aucun pays n'oserait lui faire la peine la plus légère, mais les autres puissances ne pourraient pas ne pas désarmer.

Si l'or juif, si les munitionnaires poussent à la guerre, leur homme : c'est Hitler!

\* \* \*

Le *Provincial* termine par ces lignes :

*Les peuples n'ont pas l'air de se douter du cataclysme qui se prépare.*

*On les grise de mots et de folles passions.*

*La génération qui a fait la guerre se tait; celle qui la pousse appelle la boucherie, qu'elle pare du nom d'holocauste.*

*Certes, il ne faut jamais désespérer des hommes — mais il est grand temps qu'ils se reprennent.*

Première question : la génération française qui « pousse » celle qui a fait la guerre, appelle-t-elle la boucherie? Deuxième question : la jeunesse allemande veut-elle la revanche? Si oui comment l'en empêcher EN CE MOMENT? Nous attendons les réponses du *Provincial*.

En les attendant et en attendant la consultation de notre professeur de morale sur la légitimité d'une guerre préventive, signalons un autre problème à l'attention de tous ceux qui ont pour mission d'éclairer les jeunes gens sur leurs devoirs civiques.

La jeunesse allemande est militariste. Elle s'exalte et ne rêve que d'une revanche sur les vainqueurs d'hier. Toute l'Allemagne s'organise pour user et abuser, demain, d'une force reconquise. Et chez ceux que cette menace vise directement, que voit-on? Où prêche-t-on l'objection de conscience et le pacifisme béat? En France! En Belgique!

Sans doute, les milieux socialistes sont les plus atteints. Mais les milieux catholiques sont-ils indemnes?

Que les professeurs de morale et de droit naturel conjuguent donc leurs efforts, en France comme chez nous, pour faire comprendre aux jeunes intelligences catholiques les impérieux devoirs envers la Patrie imposés par la morale catholique. Qu'ils enseignent que, dans l'état actuel de l'Europe, les objecteurs de conscience français et belges travaillent pour la guerre au lieu d'agir contre elle. Qu'ils leur rappellent le mot admirable du cardinal Mercier : l'essentiel n'est pas de vivre, mais de vivre dignement! Et qu'il est indigne d'un jeune catholique de n'être pas prêt à verser son sang pour la défense de la collectivité humaine à laquelle il appartient.

Que les professeurs de morale et de droit naturel dénoncent avec indignation la motion votée dernièrement, à Paris, au Congrès du Syndicat national des instituteurs, groupant 78,000 membres « socialisants » sur un total de 120,000 instituteurs (10,000 communistes et 30,000 indépendants).

*Le Congrès « rend hommage aux convictions pacifiques et au courage des objecteurs de conscience et de tous les résistants fermement décidés à refuser individuellement leur concours à la tuerie collective; se félicite de voir un nombre toujours plus grand d'élèves-maîtres refuser de participer à la préparation militaire supérieure; mandate le Bureau pour donner à la lutte contre la guerre le caractère étendu et social qu'elle doit avoir... ».*

Que les professeurs de morale et de droit naturel de France et de Belgique enseignent ce que le cardinal Mercier écrivait, pendant la guerre, au baron von der Lancken :

« Le pacifisme qui consisterait à supprimer les armées et à pré-

*coniser la paix à tout prix, la paix pour la paix, la paix quand même, vouerait à la même indifférence, au même abandon, le droit et la violation du droit, la justice et l'injustice; il serait à la fois une erreur sociale et une lâcheté. »*

Chez nous, en Belgique, l'objection de conscience n'est pas qu'une erreur, c'est une criminelle lâcheté.

Le comte Robert d'Harcourt a conté dans la *Revue des Deux-Mondes* la fin lamentable du Centre allemand. Un véritable écroulement. Et sans dignité aucune.

*La faute la plus lourde du Centre, — écrit-il, — à partir du moment où les dés eurent décidément roulé en faveur d'Hitler, fut peut-être moins la carence de la volonté de lutte, — encore une fois, cette lutte était sans espoir, — que l'aveuglement, l'obstination d'illusion avec lesquels il persista à croire qu'il se ferait tolérer en se faisant tout petit. Un parti qui pendant dix ans avait dirigé les destinées du pays, qui avait connu cette fierté, étant minorité, de donner à l'Allemagne une suite presque ininterrompue de Chanceliers, commit l'erreur de caractère et plus encore d'intelligence d'espérer se sauver en se raccrochant. En se raccrochant à un ennemi sans merci, qui « ne connaît pas de pardon », il l'a lui-même proclamé, à l'adversaire qui pendant des années l'avait traité de « peste noire » (die schwarze Pest).*

La déchéance du Centre ne date pas d'hier. Son byzantinisme, courageusement dénoncé par le vaillant Luxembourgeois Em. Prüm au début de la guerre; la « chaîne d'or » qui le liait au pouvoir; sa perpétuelle hantise de ne pas être assez nationaliste, avaient multiplié ses abdications. Comme l'écrivait Prüm, qui le connaissait mieux que personne, « le Centre n'était plus, en 1914, qu'un parti allemand gouvernemental, interconfessionnel et purement nationaliste ». Le Centre lâcha « d'une manière absolument révoltante », — l'expression est de Prüm, — la Belgique et les catholiques belges. Pendant la guerre, certain du triomphe prussien, il n'eut qu'une préoccupation : exagérer le patriotisme et le chauvinisme dans le but d'éviter un *Kulturkampf* au lendemain de la victoire.

Trimborn, chef du Centre, vint un jour supplier le cardinal Mercier de ne pas s'obstiner à tenir tête au pouvoir occupant. Il prétendait, le bon apôtre, que les généraux prussiens étant invincibles, l'opposition du cardinal Mercier finirait par nuire gravement au catholicisme et qu'après la victoire prussienne la politique du cardinal Mercier serait exploitée contre les intérêts de l'Eglise!

Après la guerre, ce même Centre eût pu racheter en partie ses errements. Il eût pu réparer et faire le geste qui s'imposait à l'égard de la Belgique. Il n'osa pas. La peur de ne pas paraître assez nationaliste le tenait toujours. Il faut croire qu'il n'avait ni doctrine très solide ni hommes éminents puisqu'il ne réussit, au pouvoir, qu'à faire le lit de l'hitlérisme, de cet hitlérisme qui, triomphant, le supprima tout de suite et sans coup férir...

Si le Centre avait eu avant tout le culte de la Justice, sans doute son destin eût-il été moins cruel et sa fin moins navrante.

Les Tharaud sont parmi les meilleurs connaisseurs de l'âme juive. Ils s'en furent enquêter sur les Juifs d'Allemagne et les articles qu'ils publient sous ce titre dans la *Revue universelle* sont du plus haut intérêt. Pas le moins du monde antisémites, les Tharaud n'ont cessé d'étudier Israël avec une grande sympathie. Leur témoignage n'en est que plus précieux.

Citons :

*Quand on a un peu vécu en Allemagne, et constaté de ses yeux la place que les Juifs tenaient dans le commerce, la banque, les pro-*

fections libérales, la politique et l'administration, on n'est aucunement surpris que les Allemands aient éprouvé, un beau jour, le besoin de se protéger contre leur envahissement. Ce qui étonne davantage, c'est que soixante-cinq millions d'Allemands se soient laissés dominer de la sorte par six cent mille Juifs. Et ce qui étonne plus encore, c'est que pour se délivrer de cette emprise, ils se croient obligés de recourir aujourd'hui à des procédés si brutaux.

\* \* \*

Tout ce qui peut sembler d'un autre âge et tout à fait déraisonnable dans ces fureurs antisémites, paraît ici tout naturel et faire partie du paysage comme les briques, le soleil et l'eau. L'Allemand du peuple a toujours eu pour le Juif une aversion native, comparable à la répugnance de l'Américain pour le nègre; et ce sentiment se retrouve même chez ses grands intellectuels.

Sans remonter jusqu'au déluge, c'est Gæthe qui, en dépit de son admiration pour Baruch Spinoza, se révoltait à la pensée que les mariages entre Chrétiens et Juifs pourraient ne plus être, un beau jour, interdits par la loi.

C'est Herder, son ami, qui déclare dans ses *Réflexions sur l'Histoire de l'humanité* : « Un ministère où un Juif gouverne, une maison où le Juif tient les clefs de la caisse et de la garde-robe, une administration où les principales fonctions sont confiées à des Juifs, une université où ils sont tolérés comme courtiers et prêteurs d'argent aux étudiants, autant de Marais Pontins à dessécher ! Car suivant le vieux proverbe : où il y a une charogne, les vautours se réunissent ; où il y a de la pourriture, les vers pullulent ».

C'est Kant qui écrit : « Les Palestiniens qui vivent parmi nous se sont attirés, par leur esprit d'usure, une réputation de trompeurs bien fondée dans la très grande majorité des cas. A vrai dire, il semble étrange de se figurer toute une nation de voleurs, mais il est tout aussi étrange de se figurer une nation composée exclusivement de trafiquants qui dédaignent l'honneur de vivre comme les autres gens du pays qui les accueille, et trouvent plus avantageux de duper les habitants ».

C'est Hegel qui classe les races en supérieures et inférieures, et rejette les Juifs dans cette dernière catégorie, comme incapables de s'élever au-dessus d'une conception toute matérialiste du monde.

C'est Fichte qui proclame : « Sur presque tous les pays de l'Europe s'étend un Etat puissant et ennemi, qui vit en guerre continuelle avec tous les autres et pèse effroyablement sur les citoyens, c'est le judaïsme. Je ne crois pas qu'il soit si terrible uniquement parce qu'il forme un Etat isolé, séparatiste, étroitement uni, mais bien parce que cet Etat est fondé sur la haine du genre humain tout entier... Vous prononcez les paroles mielleuses de tolérance, de droits de l'homme et du citoyen ? Vous ne voyez donc pas que les Juifs qui sont, sans vous, citoyens d'un Etat plus solide et puissant que tous les autres, jouiront, si vous leur donnez encore le droit de citoyen dans votre Etat, d'une double protection, et qu'ainsi ils écraseront entièrement vos concitoyens sous leurs pieds. Ils veulent avoir les droits de l'homme, bien qu'ils nous les refusent à nous, comme on le voit dans le Talmud ; mais si nous voulons les leur donner, il faut, d'abord, en une nuit, leur couper la tête à tous et leur en remettre une autre sur les épaules, dans laquelle il n'y aurait pas une seule idée juive ».

C'est Bismarck qui s'écrie à la Chambre prussienne : « Je me sens profondément humilié à la seule pensée qu'un Juif puisse être choisi comme représentant de la Sainte Majesté du Roi ».

Il fallut pourtant bien, un jour, accorder aux Juifs d'Allemagne les droits de tout le monde. Mais en dépit d'une législation qui leur donnait l'égalité des droits, jamais les Juifs, jusqu'en 1914, ou plutôt jusqu'en 1918, n'ont été considérés en Allemagne comme des citoyens ordinaires. [...] Un Juif ne pouvait devenir ni officier, ni

magistrat, ni diplomate, ni, d'une façon générale, occuper un emploi dans une administration d'Etat. Et c'est, en somme, à ce régime que Hitler revient aujourd'hui, mais en l'aggravant encore.

\* \* \*

A un jeune médecin juif qui se trompe sur les intentions des Tharaud, ceux-ci répondent en expliquant comment ils furent amenés à écrire leur livres sur les Juifs.

Après avoir parlé de l'Ombre de la Croix, ils ajoutent :

La Révolution russe me ramena vers une étude que je croyais avoir abandonnée pour toujours.

Que voulez-vous ? Ce bouleversement formidable d'un sixième du monde est un événement qui ne se laisse pas ignorer, et j'ai beau faire, je ne puis m'empêcher de constater qu'à ses débuts du moins, il fut pour une bonne part une œuvre d'Israël. Presque tous les chefs étaient Juifs, et Juif aussi Karl Marx, pontife de la religion nouvelle, et Juifs encore ces fonctionnaires innombrables envoyés dans les provinces pour faire exécuter les ordres de Moscou.

L'occasion ne s'est pas offerte à moi d'aller sur place me rendre compte de l'activité d'Israël dans cette étonnante aventure, mais une fois de plus les circonstances me ramenèrent dans cette Hongrie où quelque vingt ans plutôt, comme je vous le disais tout à l'heure, je m'étais initié à la vie juive. Et là je pus me faire une idée d'une autre révolution, calquée, copiée servilement sur le modèle de la Révolution russe, et essentiellement juive elle aussi. Le chef du mouvement, Bela Kun, était Juif, et sur les vingt-six commissaires qui composaient le gouvernement, dix-huit — les seuls importants — appartenaient à Israël. La plupart de ces gens-là n'étaient devenus des Hongrois que depuis une ou deux générations à peine. Avec une arrogance incroyable ils prirent la tête du pays, et jetèrent bas, pour un moment du moins, l'ordre dix fois séculaire de la nation qui les avait accueillis.

C'est là toute l'histoire de Quand Israël est roi. Encore un livre que vous n'aimez pas beaucoup ! Mais est-ce ma faute si dans la Jérusalem marxiste élevée sur les bords du Danube, Bela Kun, et ses acolytes n'ont fait régner que la sottise, la cruauté et le sadisme.

Et voici les dernières lignes de cette belle page :

Un mot encore avant de vous quitter, en vous souhaitant parmi nous bonne chance, si vous restez paisible et modeste. Vous m'accusez dans une parenthèse de n'employer jamais, quand je parle de vous, le mot d'israélite, et vous croyez trouver dans cette obstination le témoignage évident de mon dédain à votre endroit. Ah ! je vois par là clairement pourquoi vous me détestez si fort. Vous ne comprenez rien à ce que j'aime chez vous. J'avoue que ce mot d'israélite est un mot qu'il m'est impossible d'écrire. Il ne représente rien pour moi. Un Juif, oui, je comprends ! Je sais ce que cela veut dire. C'est une réalité vivante, un être qui a un sang, une race, une histoire. Mais un Israélite ? Je vous avoue que dans ce personnage je ne vois rien qu'un Juif qui cherche à oublier tout cela. La pire des choses : un Juif honteux.

P. S. — Au moment de fermer cette lettre, je m'aperçois que j'ai oublié de répondre à la phrase où vous prédisiez le retour du bon vieux temps d'Edouard Drumont, de Jules Guérin, de Max Régis et de Barrès, le Barrès d'avant-guerre, celui de l'Affaire Dreyfus et du procès de Rennes. Peut-être êtes-vous bon prophète. Si les milliers de Juifs allemands qui émigrent ici n'apportent pas dans leurs bagages beaucoup de discrétion (mais c'est bien la vertu qui vous manque le plus), il est à redouter en effet qu'on ne voie se réveiller bientôt ce que vous appréhendez, cette vieille passion humaine que vous avez déchaînée tant de fois, et que dans les pays d'Occident on pouvait croire en train de s'éteindre. Je ne m'en réjouirai pas, comme vous le pensez. Mais il ne dépend que de vous d'éviter cette catastrophe. Et dans une certaine mesure, peut-être que mes livres, que vous exécutez si fort, pourraient être pour vous un avertissement.

# Les humanités gréco-latines dans la société moderne<sup>(1)</sup>

Le but des humanités est la formation intellectuelle de l'homme par le perfectionnement de la pensée et de la parole.

Beaucoup d'excellents esprits se posent aujourd'hui la question : Ce but est-il encore en rapport avec les conditions de la société moderne? Le progrès des sciences et de l'industrie, le développement des relations internationales, le mélange des cultures humaines les plus diverses n'imposent-ils pas à la jeunesse une instruction plus étendue que celle des anciennes humanités classiques? Une foule de connaissances ne sont-elles pas exigées aujourd'hui, dont on se souciait peu autrefois? Et les humanités ne devraient-elles pas munir les jeunes gens d'un bagage directement utile à la vie moderne, où les sciences naturelles, les sciences économiques et sociales, les langues vivantes occupent une place de premier plan?

Si leur rôle n'est pas de donner une culture utilitaire, — celle-ci étant réservée aux études universitaires chargées de la préparation directe aux diverses carrières, — ne convient-il pas qu'elles donnent ce qu'on appelle une culture générale, c'est-à-dire des « clartés de tout », de façon à permettre de suivre, dans les principaux domaines du savoir, le mouvement des idées? L'homme cultivé n'est-il pas celui qui, grâce à la multiplicité de ses connaissances, est capable de suivre le progrès des sciences et des arts, le courant de la pensée philosophique et littéraire, dans les journaux, les revues et les livres, ceux du moins qui ne sont pas destinés aux spécialistes?

Nous ne nous dissimulons pas ce qu'une telle formation d'esprit présente de particulièrement attrayant, spécialement pour la jeunesse, et nous sommes loin de nier les avantages pratiques qu'elle assurerait pour la réussite dans la vie.

Nous lui préférons cependant une formation moins étendue, mais plus profonde. Certains éducateurs, assez naïvement, se figurent que les humanités doivent fournir à la jeunesse toutes les connaissances utiles à notre temps, l'économie politique, par exemple, ou les finances. Pourquoi pas l'art de conduire une automobile ou de construire un poste de T. S. F.? Non, le but des humanités sera atteint plus sûrement, si elles rendent apte à acquiescer dans la vie n'importe quelle science, à s'engager avec succès dans n'importe quelle carrière.

Ce qui est nécessaire pour cela, c'est non pas l'étendue des connaissances, qui seraient toujours forcément superficielles, mais la solidité de l'esprit. Quelles que soient les vicissitudes de la société, l'homme reste le même à travers les générations. Sa nature ne change pas et, à n'importe quelle période de l'histoire, sa valeur humaine ne dépend pas de la variété de son instruction, mais de la rectitude de son jugement. Rien de plus pernicieux qu'un amas de connaissances hétéroclites, s'il ne s'accompagne pas d'une

formation générale. Il produit ce fléau de notre société moderne : le demi-savant, le « primaire », bouffi de vanité (*scientia inflat*), convaincu de sa supériorité parce qu'il connaît ce que le vulgaire ignore. En réalité, il ne sait rien; il répète ce qu'il a lu; sa mémoire est en travail et non pas sa raison.

La vraie formation intellectuelle comporte, en ordre principal, le développement du raisonnement, la rectitude du jugement. Cela s'obtient sans doute par l'étude des mathématiques, qui occupent, pour cela, une belle place dans les humanités. Mais les mathématiques ne suffisent pas; elles sont trop sèches et, si elles restent seules, déformantes. Voilà pourquoi est indispensable l'étude des auteurs latins et grecs, laquelle est éminemment formative à un double point de vue : par le travail de traduction et par l'analyse littéraire.

<sup>19</sup> Le travail de traduction exige un continuel exercice de raisonnement et de jugement, surtout à cause du caractère synthétique de la langue des classiques latins et grecs.

Sans doute, toute traduction est utile. Les langues vivantes sont aptes à développer certaines qualités de l'esprit, comme la précision et l'habitude de dégager les idées de leur revêtement verbal. Mais les langues vivantes sont toutes plus ou moins analytiques, et il suffit, pour les traduire, de connaître le vocabulaire, d'être attentif à la propriété des termes et d'avoir un usage suffisant de la grammaire, généralement peu compliquée. Affaire de mémoire plus que de jugement.

Il en est tout autrement du latin et du grec, non pas parce que ce sont des langues mortes (l'hébreu aussi, parfaitement analytique, est mort), mais parce que ce sont des langues synthétiques.

Citons le Père Charmot :

« Pour comprendre un texte moderne, il suffit généralement de connaître le sens de chaque mot : les phrases sont construites en français à peu près selon le même moule rigide! En anglais, en italien, en allemand, on saisit le sens, le plus souvent, dès que le dictionnaire a livré son secret. Au contraire, en latin, rien n'est plus délicat que la signification de la phrase, et même de chaque terme; bien souvent il égare l'esprit qui ne se défierait pas d'une trop matérielle littéralité.

« Tout est à découvrir : et la fonction de chaque mot, d'après ses désinences, et les rapports entre les « parties du discours », et la place que leur donne l'ordre de la pensée, et le choix des relations spéciales qui rapprochent tels et tels mots dans la phrase, et l'idée que la synthèse des mots exactement groupés fait naître dans l'esprit... Quel travail, quel exercice pour une tête d'enfant (1)! »

Chaque phrase des classiques devient ainsi un exercice de logique. La démonstration en a été faite souvent, et l'expérience des pro-

(1) *La Teste bien faite.*

(1) Rapport présenté au II<sup>e</sup> Congrès International de l'Enseignement secondaire catholique.

feurs parle assez haut pour me dispenser d'entrer dans le détail (1).

Mais peut-être ne se rend-on pas bien compte que là réside la raison fondamentale de l'emploi des auteurs grecs et latins.

L'initiation à la culture gréco-latine ou la connaissance du monde antique, sur quoi beaucoup d'éducateurs mettent aujourd'hui l'accent, n'est qu'une raison secondaire et pourrait d'ailleurs s'acquérir plus rapidement par des traductions. Il ne s'agit pas de connaître les mœurs et les institutions des anciennes civilisations — tant mieux si on acquiert en même temps ces notions! — il s'agit de se former l'esprit par une longue gymnastique intellectuelle qui va du latin analytique de l'*Épître* ou de la Bible au latin synthétique de Virgile et de Cicéron. Laissons aux universités le soin de produire des érudits humanistes au courant de la culture grecque et latine. Ce qu'on demande aux humanités, c'est de donner à la société des hommes intellectuellement formés.

M. Georges Van den Bossche, ancien recteur de l'Université de Gand, aux récentes fêtes du centenaire du Collège Sainte-Barbe, faisait admirablement ressortir le rôle éducatif des versions grecques et des versions latines :

« Entrer, au prix d'un effort laborieux, dans la pensée d'un grand écrivain de l'antiquité, étudier cette pensée, en faire judicieusement le tour, la goûter, la savourer au point de la convertir en sa propre substance, l'exprimer ensuite dans une langue dont le génie contraste avec le génie de l'original et réussir, par exemple, à transformer en un français analytique élégant le latin synthétique et elliptique de Tacite : c'est là, ou je n'y entends rien, une gymnastique intellectuelle à laquelle aucune autre n'est comparable.

« Si l'on ajoute à cela que la beauté des œuvres anciennes provient en grande partie de l'adéquation parfaite entre l'idée et le mot, que ces œuvres — celles du moins que l'on choisit en vue de l'enseignement — ne traduisent pas, comme tant d'œuvres modernes, des suggestions nuageuses ou des abstractions quintessenciées, mais des pensées précises, quoique nuancées, ou bien des idées générales qui, tout élevées qu'elles sont, demeurent en somme toujours accessibles à un bon élève, alors on voit comment le jeune humaniste acquiert tout naturellement l'esprit d'ordre, de clarté et de méthode, l'horreur de l'à-peu-près, le sens de la mesure. Bref, on comprend qu'au sortir de la rhétorique il soit apte à devenir un jour un homme parfaitement cultivé.

« Quel désastre, Messieurs, si pareil enseignement venait à disparaître! »

2<sup>o</sup> L'analyse littéraire des auteurs latins et grecs développe, outre le jugement, l'imagination et le sentiment en harmonie avec la raison. Ainsi, toutes les facultés sont harmonieusement exercées et perfectionnées pour aboutir à l'homme complet, dont le jugement, l'on pourrait dire le goût, ou la mesure, règle toute l'activité des facultés inférieures.

\* \* \*

Ici se pose une question qui est, hélas! d'une brûlante actualité. Faut-il nécessairement deux langues anciennes et ne pourrait-on se contenter du latin seul?

Le maintien du grec à côté du latin se justifie par la valeur transcendante des chefs-d'œuvre grecs en eux-mêmes et par leur supériorité sur les latins. A envisager le seul profit littéraire, nous renoncerions au latin plutôt qu'au grec. Mais, d'autre part, le latin, langue de l'Église et du droit romain, ancêtre des langues romanes, langue des archives et seule langue scientifique interna-

(1) Cfr. VEREST, *La Question des Humanités*, chap. II, Bruxelles, l'Édition Universelle.

tionale, garde trop de titres à notre fidélité. Il ne peut être question de l'abandonner.

Ne supprimons donc ni l'une ni l'autre de ces deux colonnes du temple des humanités.

On objecte que, pratiquement, en certains pays du moins, les élèves ne connaissent plus assez de grec pour en tirer un réel profit. Quoi d'étonnant, si l'on a constamment rogné la part du grec dans le programme et si on ne lui accorde plus que deux ou trois heures par semaine! On ne lui rendra la place qui lui revient qu'en coupant les branches parasites. Il faut désencombrer les humanités pour revenir à leur pureté d'autrefois. Le meilleur moyen de sauver le grec est de ne pas l'enseigner à demi!

\* \* \*

La formation littéraire, dont les auteurs anciens constituent la base, se complète par l'étude concomitante des meilleurs auteurs de la langue maternelle et par les exercices de rédaction et d'élocution.

L'homme complet doit être à même de communiquer aux autres la vérité acquise par la réflexion et par l'étude et de la défendre avec clarté par la parole et par la plume.

Je le sais, il est de mise aujourd'hui de représenter les humanités anciennes comme des fabriques d'orateurs, et notre société démocratique prétend se passer de cette rhétorique. Comme si, à notre époque de haut-parleurs, la démocratie n'était pas la victime, inconsciente des sophistes et des braillards. Non, ne fabriquons pas des avocats, mais des hommes d'un jugement sûr, qui fassent la critique de ce qu'ils entendent ou lisent et qui, à leur tour, exposent leur idée avec clarté et avec, au moins, une certaine élégance.

\* \* \*

Langue maternelle, latin, grec, mathématiques forment donc la solide armature des humanités. A quoi s'ajoutent quelques branches accessoires, sinon en elles-mêmes, du moins pour le temps à leur concéder : religion, histoire, géographie.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'enseignement de ces branches, mais ce serait allonger indûment ce rapport, qui doit s'en tenir au programme et non aux méthodes. Je crois inutile d'indiquer les motifs de maintenir ces matières, personne d'entre vous n'en proposant la suppression.

Faut-il faire une place aux sciences naturelles et aux langues modernes? Et, parmi les auteurs anciens, faut-il inscrire au programme la Bible et les Pères de l'Église?

1<sup>o</sup> Les sciences, en dehors des mathématiques, constituent une surcharge du programme. Elles tendent malheureusement à y prendre toujours plus d'extension, sous la poussée d'un engouement assez explicable par le prestige du progrès scientifique et des inventions modernes.

Encore une fois, cet état d'esprit est le fait du primaire ébloui par la nouveauté des merveilleux appareils que la science met à sa disposition. Il n'est pas le fait des véritables savants, médecins, ingénieurs, philosophes ou naturalistes qui se sont préoccupés des questions d'éducation. La grande majorité d'entre eux réclament pour les jeunes gens une formation littéraire, qui sera la meilleure préparation aux études scientifiques.

Je pourrais citer un grand nombre de témoignages. Qu'il suffise de rappeler le récent article du D<sup>r</sup> Ch. Fiessinger dans la *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> mars 1933) sur la « formation morale du médecin ». Les bonnes humanités favorisent la réussite des examens scientifiques :

« L'étudiant, dit-il, qui a fait de bonnes humanités atteste, lors de ses examens, la supériorité immédiate de son esprit. Il

répondra avec clarté, comprendra avec plus de discernement. Un autre, qui ne se sera pas frotté à l'étude de l'antiquité, demeurera plus terne et n'émettra pas d'étincelles ».

Et l'influence des humanités se prolonge sur toute la carrière du médecin :

« Etablir la raison des pourquoi et l'explication des comment, saisir la liaison des rapports, discerner la subordination des parties éliminer les ronces et les broussailles des constatations secondaires, dégager la hauteur des reliefs, prétendre occuper la gloire des cimes, de telles manœuvres et des ambitions si magnifiques paraîtront bien au-dessus des capacités à quoi a chance d'atteindre un homme qui ne s'est pas, dans sa première jeunesse abreuvé aux riches et fécondes sources du flot antique... »

« ...Le grec et le latin, sur les bancs scolaires, se montrent les agents les plus efficaces de cet entraînement intellectuel. Les médecins le montrent qui, parvenus au sommet de la carrière, comme Claude Bernard, Trousseau et bien d'autres, avaient commencé leur apprentissage par une forte imprégnation des humanités classiques. »

2° Les langues modernes, ces intruses utilitaires et encombrantes en humanités gréco-latines, doivent être reléguées dans les sections dites « modernes ». Nous ne ferions exception, dans les pays bilingues, que pour la seconde langue nationale, concession exigée par les nécessités sociales.

3° Il serait regrettable aussi, sous des prétextes religieux, de substituer les auteurs chrétiens aux classiques païens. Qu'on admette les meilleurs d'entre eux dans les classes supérieures, nous n'y verrons que des avantages. Mais à titre accessoire seulement. La supériorité littéraire des auteurs païens est trop évidente pour les remplacer par des écrivains, dont la langue a fatalement subi l'altération due à la décadence artistique de leur époque.

Evidemment, les partisans d'une réforme qui ferait de la Bible et des Saints Pères la base des études classiques ne sont pas d'accord avec nous sur le but des humanités gréco-latines. Ils confondent la formation intellectuelle avec la formation religieuse.

\* \* \*

*Conclusion.* — Maintenons ferme le principe de la vraie formation humaniste. Si des législations démocratiques et niveleuses imposent dans certains pays un programme qui déchoit de cet idéal, nous ne le subissons qu'en protestant et en minimisant, autant que possible, le mal opéré par les matières parasites.

Partout où l'enseignement catholique jouit de la liberté, restons fidèles à nos vieilles humanités gréco-latines. Elles ont fait leurs preuves!

Les innovations qu'un déplorable souci d'actualité a introduites sont une des causes de leur décadence. Les professeurs d'universités se plaignent du grand nombre d'incapables qui envahissent les études supérieures. La proportion des échecs aux examens est si grande, parce que la formation générale des récipiendaires a été négligée : on leur a enseigné trop de choses; on a produit des têtes bien pleines (et encore!) au lieu de têtes bien faites. Une réaction se produira, j'en suis persuadé, mais n'eût-il pas mieux valu faire l'économie d'une expérience désastreuse, dont plusieurs générations auront à pâtir?

En tout cas, pour reprendre une prédiction du Père Lagrange : « Si de nouveaux barbares parvenaient à faire disparaître les lettres anciennes et les arts du champ des études officielles, l'Eglise leur ouvrirait de nouveau un asile. »

PAUL HALPLANTS.

## PAX

M. Pierre van der Meer de Walcheren, l'écrivain hollandais qui, sur les pas de son fils, vient de prendre l'habit bénédictin à l'abbaye d'Oosterhout, cependant que M<sup>me</sup> Christine van der Meer de Walcheren, leur épouse et mère, appelée elle aussi, entrainée à Solesmes, est, comme M. Jacques Maritain et notre compatriote Léopold Levaux, un fils spirituel de Léon Bloy, ce « mendiant ingrat » dont va s'élargissant la gloire posthume.

Né à Utrecht en 1880, élevé, nous dit M. Maritain, « dans un milieu d'une culture noble et raffinée », il passe à l'Université d'Amsterdam la licence en philologie classique, voyage en Allemagne, en Autriche, en France, et vient se fixer en Belgique où, nietzschéen et révolutionnaire lui-même, il épouse en 1902, par-devant l'officier de l'état civil, une jeune militante du marxisme. Pour vivre dans ce pays, il compte, ô simplicité! sur sa plume, sur les revues qu'il fondera, les romans et les nouvelles qu'il échafaudera et dont l'un, *De Jacht naar Geluk*, se fera, par quelle mystérieuse anticipation? sur l'oraison dominicale.

De 1902 à 1910, sauf un voyage longtemps rêvé en Italie et un séjour de quelques mois à Paris où il rencontre une première fois l'auteur admiré de la *Femme pauvre*, il réside à Bruxelles. Il s'y trouve lors des élections législatives de 1908 et, lui qui très ingénument avait naguère pris le socialisme pour la « bonne nouvelle », s'arrête, le soir, devant la Maison du Peuple, où l'on affiche les résultats : « Lorsqu'un socialiste était élu, — écrit-il dans son *Journal* — les gens poussaient des cris de joie; tout autre nom de parti était salué d'une bordée d'injures, de huées et de hurlements. Nous ne sommes pas restés longtemps parmi cette tourbe d'idiots, qui croient vraiment pouvoir attendre le salut et la réalisation de tous les rêves de bonheur d'une majorité socialiste au Parlement. »

Etranger depuis sa naissance à tout culte, voire à toute pensée religieuse, il en était venu promptement, avec une rigoureuse logique, à la négation intégrale, au nihilisme pur. « Je ne crois à rien, écrit-il en 1907. Tout est permis. Il n'y a pas de limites. Il n'y a pas de loi. Ni le bien, ni le mal n'existent. Tout est permis. Mais pourquoi, mon âme, sanglotes-tu? »

Poignante interrogation qui, dès cette heure, trahit le tourment secret. Bientôt le jeune homme se sent étrangement attiré vers ce catholicisme, renoncé par sa race depuis des générations et qu'il ignore. Il lit, il admire Guido Gezelle, Léon Bloy, Catherine Emmerich, les Evangiles. Une inquiétude s'installe au cœur de son être. « Il doit exister un monde dont je n'ai pas la moindre notion. »

En septembre 1908, un ami l'entraîne à la Trappe de Westmalle; entré en curieux, il sort, deux jours après, profondément remué. L'impression s'accroît en Italie, et sa femme n'y échappe guère plus que lui. Tous deux observent avec étonnement « la joie silencieuse et la crainte pleine de respect » de leur petit Pierre — cinq ans à peine! — à son entrée dans une église. « Ses grands yeux d'enfant regardent; il demande doucement la signification des images et pourquoi se trouve partout la Croix. C'est singulier comme cet enfant est impressionné et attiré par ces choses. Il y a quelque temps, il demanda : « Pourquoi ne nous mettons-nous jamais à genoux? Pourquoi ne prions-nous pas? » Que répondre, alors surtout qu'il voit notre admiration attentive pour les églises et notre respect pour tout ce qui s'y trouve? » A Padoue, dans la chapelle de l'Arena, il passe des heures en contemplation devant les fresques de Giotto et commence à comprendre que « le seul

objet de l'art doit être Dieu ». Dans la ville bénie du Poverello il s'attarde : « Je crois avoir retrouvé dans ce milieu de paix évangélique ma véritable nature. Il n'y a plus de dissonance en moi; je me trouve infiniment éloigné des discordes et des déchirements spirituels. J'entends la voix de Jésus, et ses paroles sonnent dans mon cœur comme des cloches. Je vois François cheminer avec ses frères, et leur désir de devenir conformes à leur Maître m'est tellement clair! Mon âme est libre, elle a oublié tous les tourments, je sens comme un grand espace autour de moi; mon esprit sonde des abîmes de lumière. » Il assiste, dans Saint-Pierre, à la messe pontificale et écrit : « Cela ne peut pas être un simple jeu, cette splendeur sacrée. J'en cherche le sens. Quelque part une réalité doit exister dont toutes ces choses sont les signes visibles. Cela ne peut pas être une illusion trompeuse. Tout, tout alors serait vain. La vie elle-même serait une odieuse farce. Mais je ne peux pas penser ainsi. Ce serait par trop absurde. » Il écrit encore : « Je désire Dieu. »

L'année suivante, il part pour Paris, y fréquente les chapelles littéraires, qui pullulent, notamment le groupe phalanstérien de l'Abbaye — déjà — fondé depuis peu par Georges Duhamel et Charles Vildrac, et commence à s'éprendre des magnificences de la liturgie, chez les Bénédictines de la rue Monsieur dont il suit assidûment les offices, si chers à ce grand défunt d'hier, Joris-Karl Huysmans.

« C'est sublime, s'écrie-t-il, le 4 décembre. Ces voix de femme, je les entends toujours. Immatérielle est cette musique. Parfois une voix précède, les sons montent, il semble qu'une offrande s'élève, qu'un cœur qui chante est offert à Dieu. Et puis le silence, le recueillement de ce lieu. Pour la première fois, j'ai senti qu'en réalité quelque chose d'ineffable se passait, lorsque le prêtre qui lisait la messe disait les mots consécrateurs, d'abord sur le pain, puis sur le vin. Je ne puis pas dire comment et d'où cette pensée me vint, mais je savais qu'il y avait quelque chose de changé, que quelque chose d'énorme venait de se passer. »

Rentré à Bruxelles, il y voit flamber la foire mondiale de 1910, où se consomment des broderies de sa femme, dont l'art enthousiasmera bientôt Léon Bloy. « Elle invente et réalise, avec une habileté consommée, — écrit ce dernier, dans le *Pelerin de l'Absolu*, — des broderies qui donnent l'illusion de la peinture des plus anciens Primitifs. Par l'effet d'une combinaison ou disposition des soies que je suis bien incapable d'expliquer, elle obtient les reliefs, les ombres, les reflets, les vibrations de la lumière, comme pouvaient le faire, avec leurs pinceaux du Paradis terrestre, les Giotto, les Fra Angelico, les Filippo Lippi dont elle est cousine germaine à la mode de l'éternité. Ses broderies, dont elle seule paraît avoir le secret et la pratique, sont de véritables toiles d'une ingénuité merveilleuse et pénitente où chaque figure a l'air d'exprimer la joie de souffrir d'amour, de pleurer à la porte du ciel. »

Cependant croissait de jour en jour, chez Pierre van der Meer, son « inassouvissement de la vie ». Le théâtre wagnérien, qui l'exaltait autrefois, ne le fait plus vibrer. « Le jeu sauvage et tragique des passions ne me charme plus. C'est trop humain, cela reste de la terre. J'ai besoin de sentir Dieu derrière les figures. Je lis la Bible, les mystiques et les livres de Bloy. Ceux-ci trouvent une résonance en moi... Par lui j'ai compris le sens de la *Communion des Saints*, l'invisible lien, la solidarité des âmes; ce que signifie la souffrance, ce qu'est la paix, — la joie spirituelle. Il force mon attention à descendre dans les profondeurs, et ses paroles jettent une lumière éblouissante sur des choses tellement incompréhensibles. Sa langue, ardente d'amour, me frappe au cœur. Je désire revoir cet homme et causer avec lui de la religion... Je ne peux pas me contenter de la quotidienne et vulgaire et basse vie. Je veux Dieu. »

En novembre, il s'installe définitivement à Paris et reprend aussitôt le chemin de la rue Monsieur, où il retrouve l'état d'âme connu tant de fois l'hiver précédent. Une causerie avec Vildrac sur les nouveaux courants littéraires — Jules Romains vient de lancer l'*Unanimisme*, si défunt! — lui montre la distance énorme qui le sépare déjà de tous ces jeux d'une heure. Il revoit Léon Bloy, le 11 décembre, et lui demande aussitôt de lui faire connaître un prêtre qui puisse l'instruire. Bloy lui désigne un chapelain du Sacré-Cœur, « prêtre pieux et intelligent, admirablement disposé pour moi — écrit-il — et pour ceux, quels qu'ils puissent être, que je lui présenterai ». Il va lui-même annoncer à l'abbé I..., son jeune ami, accompagné celui-ci au Sacré-Cœur et le laisse en tête à tête avec le prêtre. A l'issue de cet entretien, où le chapelain lui a donné le catéchisme et recommandé surtout la prière, Pierre van der Meer s'agenouille, dans la Basilique, devant le Saint Sacrement et essaie de prier; puis il retourne chez Bloy qui lui parle de la puissance surnaturelle des Sacrements, de la force divine qui réside en eux :

« Vous êtes maintenant un mort, me dit-il, et, par le Baptême, vous deviendrez un vivant. Vous êtes maintenant nu, et, par le Baptême, vous serez vêtu du Christ. Si vous avez encore des objections et des doutes, lorsque le prêtre aura dit sur vous les paroles : *Ego te baptizo in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*, — vous serez délivré de vos chaînes. »

\* \* \*

A partir de ce jour, le catéchumène se prépare à devenir chrétien. Sa femme, catholique de naissance, mais qui, depuis son enfance, avait quitté l'Eglise, se prépare humblement à y rentrer. Le 24 février 1911, en la fête de saint Mathias, « apôtre de l'Esprit-Saint, patronage extraordinairement précieux », Pierre van der Meer et son fils sont baptisés à Saint-Médard, leur paroisse. Tous deux ont pour parrain Léon Bloy; pour marraines, le premier, M<sup>me</sup> Bloy; le second, M<sup>lle</sup> Madeleine Bloy. Aussitôt après, Pierre et Christine van der Meer reçoivent le sacrement du mariage.

« Qu'écrirai-je de l'indescriptible? Par la vertu des paroles du prêtre, la vieille vie tomba de moi comme une guenille; un nouveau vêtement lumineux me fut donné. Le prêtre chassa les troubles ténébreux du passé, de mon être qui devint pur, tel un vase d'albâtre à l'intérieur duquel brûlerait une tendre flamme... Jamais, ah! jamais, je n'oublierai ces heures. L'événement de ce jour est le centre de ma vie pour toujours. Je suis maintenant chrétien. Mon Dieu, Votre Grâce est si lourde, et mon âme exaltée se dresse vers Vous, comme une montagne dans la lumière. Je suis chrétien. Et cela n'est pas un rêve, cela n'est pas un jeu de l'imagination, ce n'est pas une tromperie par des mots sonores, ni une belle apparence, ni un mensonge consolateur; non, c'est la réalité pour toujours; je suis chrétien pour l'éternité (1). »

Un modeste repas de fête suivit, chez Léon Bloy, à Montmartre. Quel avait été, dans cette naissance spirituelle, son rôle? Son filleul lui rend ce magnifique témoignage de gratitude :

« Je comprends maintenant pourquoi nous devons venir à Paris. Dieu m'a conduit ici, sans que j'en devinasse la raison, parce que j'avais besoin de Léon Bloy pour faire le dernier pas décisif. Oh! c'est étonnant comme ma vie a été menée! Sans Bloy j'aurais peut-être encore erré des années, autour de l'Eglise, sans comprendre la nécessité de ce premier acte véritable qui consiste à y pénétrer. Il m'a montré la route qui mène à Dieu. D'abord avec ses livres, puis avec ses paroles. Son esprit est toujours animé du feu divin; son être est amour, un amour absolu de Dieu. Et il s'est donné à Lui, sans aucune restriction, entièrement... Ses livres et sa vie sont ensemble comme une hymne de dilection, telle que

(1) P. VAN DER MEER DE WALCHEREN, *Journal d'un converti*.

rarement il en a jailli d'une âme humaine. C'est un homme très humble, un chrétien dans la vraie, la sublime signification de ce mot, un amoureux de Jésus, qui se sacrifie pour le Maître, et que ni menaces, ni souffrances, pouvant aller jusqu'au martyre, ne seront jamais capables de déconcerter.... Je comprends à présent pourquoi il frappe tellement certaines âmes. Il parle toujours de Dieu. Son âme résonne de Dieu. »

Le 12 avril, Mercredi Saint de cette année, dans la même basilique où, cinq années auparavant, trois autres filleuls du même parrain, M. Jacques Maritain, M<sup>mes</sup> Raïssa Maritain et sa sœur, avaient fait leur première communion, Pierre van der Meer fit la sienne, en même temps que son fils; avec eux s'approchèrent de la Sainte Table Christine van der Meer et toute la famille Bloy.

« Après le déjeuner chez les Bloy, Léon nous lut, dans les *Visions* d'Anne-Catherine Emmerich, le chapitre sur les disciples d'Emmaüs, Lucas et Kléophas, qui reconnurent Jésus dans la fraction du Pain. Quelle Messe! Emus jusqu'aux larmes, bouleversés et tellement heureux, nous écoutâmes ce merveilleux récit. Une lampe est allumée dans mon esprit et je ne peux jamais la laisser s'éteindre; c'est la petite lampe qui brûle devant l'autel de mon âme. Baptisés au seuil du Grand Carême, nous avons reçu pour la première fois le Corps de Jésus-Christ en face de la tragédie divine du Sacrifice sur le Golgotha. Nous suivons Jésus, pas à pas, sur Son chemin très douloureux. Ces dates ne doivent-elles pas contenir une signification pour nous? Sa Passion n'est-elle pas la porte par laquelle nous sommes entrés dans l'Eglise? »

Peu de temps après, Léon Bloy offrait à son filleul un exemplaire du *Désespéré*, avec cette dédicace :

« Mon bien-aimé filleul Pierre-Mathias, voici un rarissime exemplaire de ce livre célèbre qu'aucun éditeur ne veut réimprimer, on ne sait pourquoi. Tu verras, en lisant cette quasi-autobiographie, dans quel bain d'huile bouillante elle dut être écrite et tu sais, par la série de mon *Journal*, aussi bien que par la *Femme pauvre*, ce que Dieu a mis sur mes épaules pendant le quart de siècle qui a suivi. Penche-toi sur ce puits noir et dis-toi profondément que, peut-être, il a fallu toutes ces tortures d'un pauvre homme pour que tu devinsses chrétien. »

Dans son *Journal d'un converti*, Pierre van der Meer de Walcheren a raconté, pour l'édification des croyants et pour celle aussi des incrédules, sa misérable, puis sublime aventure spirituelle. Le livre parut en pleine guerre, peu de jours avant la mort de Léon Bloy, qui avait écrit pour lui, dès 1913, une magnifique introduction. « Il y a, y disait-il, peu de choses aussi poignantes et pénétrantes que la clameur de ce poète incapable de s'assouvir de ce qui n'est pas l'Infini et criant son désespoir de ne pas trouver d'issue à sa géole de contingences. Il sait que la Vérité lui est inconnue, il la croit inaccessible, il se sent pris dans un immense filet de mystères dont il ne peut rompre une seule maille et il n'a aucun espoir d'être secouru... C'est une tristesse, une pitié sans nom, de voir de malheureux êtres entendant au fond d'eux-mêmes — comme une cloche lointaine et suppliante — l'appel de Dieu, et pleurant, çà et là, autour de l'Eglise, sans songer à s'y introduire! Nul, mieux que Pierre van der Meer, n'a connu ce portement douloureux, cette peine excessive exhalée avec tant de force dans les deux tiers de son livre, jusqu'au moment de sa conversion miraculeuse. »

Comment cette âme réussit-elle à s'évader de l'ignorance mortelle? « Ne pourrait-on pas dire — répond Léon Bloy — que ce fut en lui, — par l'universelle Communion des saints, — la germination mystérieuse, obtenue enfin, d'une de ces humbles prières d'inconnu portées par le Souffle de Dieu, comme ces graines volantes, venues

on ne sait d'où et qui tombent où elles doivent tomber, fort exactement? Tout cela est infiniment caché et ce sera le Paradis de savoir, un jour, à quels frères selon l'Esprit nous fûmes redevables du Don divin. »

Fils reconnaissant et pieux, Pierre van der Meer était accouru au chevet de son parrain, quand Léon Bloy rendit l'âme, le 3 novembre 1917.

\* \* \*

Meurtri dans sa tendresse filiale, il devait l'être encore dans sa tendresse paternelle, peu après, par la mort d'un petit enfant. L'armistice venu, il fut se fixer avec les siens, dans le Brabant hollandais, aux portes d'une maison bénédictine, fille de Solesmes. Il y apprit « ce que c'est que le bonheur et la paix des âmes qui s'abandonnent complètement à la tendresse du Père et qui, formant comme la cour du Roi, se nourrissent de la beauté profonde de la Liturgie. On ne peut pas imaginer — nous dit-il — le rayonnement surnaturel d'une telle communauté, conduite par son abbé vers les hauteurs spirituelles. Plus nécessaire et plus efficace aujourd'hui que jamais, c'est l'esprit bénédictin, nourri de l'Evangile et de la doctrine des anciens, et qui s'exprime si parfaitement par le mot unique : *Pax!* — qui aidera le monde, s'il veut bien, à retrouver l'équilibre en Dieu. »

Oblat comme sa femme, il passa trois années à Oosterhout, dans la prière et le travail, et son activité religieuse non moins que littéraire s'attestera, durant cette période, par la publication de maint ouvrage, dont une *Vie de saint Benoît*. Mais les vicissitudes de l'existence l'éloigneront encore, pour un temps, de ce séjour paisible. A Helmond, puis à Amsterdam, il s'en va collaborer au journal *Nieuwe Eeuw*, diriger la revue *Opgang*.

Ce que fut alors son action dans les milieux catholiques, parmi la jeunesse intellectuelle groupée d'elle-même autour de lui, les lecteurs de la *Revue catholique* n'ont pu l'oublier : c'est M. Jacques Maritain, son ami et frère, qui le leur a conté dans l'éloquente préface qu'il écrivit pour le *Paradis blanc* de Pierre van der Meer et qu'ils ont lue dans notre numéro du 13 février 1931.

Depuis cette publication, Pierre van der Meer était retourné à Paris, pour y assumer avec une haute compétence la direction littéraire d'une importante maison catholique d'édition. Mais l'appel d'En-Haut finit par le ramener à l'asile bénédictin. C'est dans cette abbaye de Saint-Paul d'Oosterhout que l'enfant attiré invinciblement, dès sa septième année, vers Dieu, l'âme délicate en qui, dit Bloy, « Dieu se complaisait et qu'il tire à lui de si bonne heure, avec tant de force », Pierre-Léon van der Meer se voua naguère, dans sa jeune ferveur, et mourut au service du Maître; c'est le même seuil que vient de franchir, comme pour une sainte relève, son père.

Nous tenons à honneur de nous incliner très respectueusement, à ce seuil, devant le nouveau fils de saint Benoît et d'apporter notre hommage chrétien, avec émotion, à M<sup>me</sup> Christine van der Meer de Walcheren, sa noble compagne, postulante de Sainte-Cécile, à Solesmes, comme aussi de rendre justice en cette occasion magnifique à l'extraordinaire pécheur d'âmes, que M. Jacques Maritain proclame, en outre, « un des plus grands écrivains français », Léon Bloy.

MAURICE DULLAERT.

## Le maréchal Fabert

Turenne, qui fut pendant quelques campagnes le frère d'armes de Fabert, estimait celui-ci l'un des meilleurs capitaines de son temps. Ce témoignage nous suffirait. Mais les faits parlent aussi. En un temps où les régiments s'achetaient, où les grades se distribuaient à la javeur et où la naissance seule assurait les hauts emplois, Fabert fut le premier soldat de France qui, par son seul mérite et en passant par tous les grades, conquit le bâton de maréchalat.

Est-ce là son unique originalité? Non. Cet homme d'un caractère fier, qui n'avait rien d'un courtisan, reçut pourtant de Richelieu les missions les plus délicates et devint l'un des rares serviteurs du ministre qui ait été en même temps l'ami et le confident de Louis XIII. (Son rôle dans l'affaire Cinq-Mars, en particulier, nous est révélé ici sous un jour des plus curieux.) Nommé par Richelieu gouverneur de Sedan en 1642, lorsque la principauté de La Tour passa à la couronne, il fut, pendant vingt ans, le serviteur, le conseiller souvent, de Mazarin, son sauveur pendant les mauvais jours. De son poste d'observation de Sedan, il eut, pendant la Fronde des princes, un rôle discret et secret de la plus haute importance; et, sans les renseignements qu'il envoyait à la Cour, les armées qu'il levait, les intrigues qu'il déjouait, peut-être l'issue de la Fronde eût-elle été tout autre pour la royauté.

N'est-ce point assez pour penser que Fabert est resté, au regard de l'histoire, dans une ombre imméritée?

Mais il y a plus. La figure de Fabert dépasse et déborde celle d'un soldat. Ce grand esprit réfléchi, ce noble cœur, songeait dans ses veilles aux défauts du régime et aux maux de la France. Frappé de la misère des paysans, du mauvais entretien des armées, de la pénurie du Trésor, il proposait à Mazarin toute une réforme des impôts, fondée sur le cadastre, qui devançait les projets de Vauban, posait les principes de l'impôt moderne, et qui eût rétabli peut-être les finances de la France, alors qu'il en était encore temps. Il appelait cela, en souriant, ses « visions » : c'étaient des visions d'avenir, car Fabert, par beaucoup de ses vues, est un homme singulièrement moderne.

Nommé gouverneur de Sedan, d'une ville aux trois quarts calviniste, féroce de ses libertés et rebelle au joug français, il en traita les habitants avec une telle délicatesse de doigt qu'il parvint, en quelques années, à rallier tous les Sedanais et à rétablir la primauté du culte catholique, sans léser en rien les consciences et en demeurant l'ami des principaux ministres réformés. Autour de son lit de mort, dans une scène d'une grandeur digne de Port-Royal, il les convoqua encore pour établir, par la persuasion et la douceur, la paix et l'unité des esprits. Sedan, conquête politique de l'habileté de Richelieu, fut la conquête morale de Fabert.

### « Cardinaliste » ou « Royaliste » ? (1)

1642 : l'année qui s'ouvre verra mourir Richelieu.

Mais auparavant, elle aura été l'année de Cinq-Mars, du duel tragique entre le Cardinal et le favori; elle aura vu le dernier et le plus acharné de ces assauts qui se renouvellent depuis vingt ans contre un homme et une politique, sans réussir à les abattre. Plus que la guerre extérieure, la « grande entreprise » contre le Cardinal occupe tous les esprits, passionne la France; et le siège de Perpignan paraît moins important aux courtisans et aux politiques que celui de l'esprit du Roi par le jeune favori. « L'affaire de M. le Grand embarrasse les plus spéculatifs et les plus pénétrants. » « M. le Grand fait des amis, sa cour grandit... » « Il faut de nécessité que la nuée crève; le fort emportera le faible; or, au hasard, le plus grand nombre des parieurs sera contre la jeunesse. »

Je ne raconterai pas, après tant de mémorialistes et d'historiens, le complot de Cinq-Mars; je voudrais seulement rappeler et préciser le rôle que Fabert se trouva amené à jouer. Hé quoi? Fabert

dans une intrigue de cour? Il ne dut s'y mêler qu'à contre-cœur; mais les circonstances l'y jetèrent, au moment culminant du drame, et, puisque malheureusement le champ des conjectures reste grand, j'ajouterai qu'à mon avis le rôle de Fabert fut, dans l'ombre où il demeura, décisif.

Oublions, pour un moment, le beau récit de Vigny, la poésie, la pitié, l'échafaud, tout le « romantisme » de la célèbre affaire. De quoi s'agit-il au juste? D'un drame qui se joue dans l'esprit du Roi, en ce mois de mai 1642. Les personnages sont peu nombreux, l'action « unie et simple »; c'est une tragédie non pas romantique, mais racinienne. La découverte du complot d'Espagne, qui intervient au dernier acte, n'est que la péripétie extérieure, qui semble appelée à l'avance par les événements intérieurs : la vraie péripétie est toute morale, comme dans *Britannicus* ou *Bérénice*. La partie s'est menée entre Richelieu, resté à Narbonne, et le Roi, qui est au camp de Perpignan, avec Cinq-Mars, Sublet de Noyers et Fabert. Entre Narbonne et Perpignan, il y a plusieurs courriers chaque jour; dans chaque lettre, des allusions voilées, des passages en chiffres; et les événements militaires n'apparaissent que comme une sorte de toile de fond pour le drame psychologique, tout en entretiens, nuances et revirements. « Ce que nous édifions en un entretien d'une heure, l'autre le détruit en huit jours qu'il a les coudées libres pour travailler. » (Lettre de Noyers du 16 mai). Or, un seul personnage possède à la fois la confiance du Cardinal et l'intimité du Roi : c'est Fabert. Cela suffirait, sans les clartés que nous avons par ailleurs, pour affirmer qu'il a été plus et mieux qu'un confident de tragédie.

Je rappelle brièvement la préparation du drame. La faveur de Cinq-Mars date de quatre ans déjà. A dix-huit ans, en 1638, il a été nommé grand-maître de la garde-robe du Roi : Richelieu pense être sûr de ce favori qu'il a établi lui-même. Pendant la campagne de Picardie, en 1639, où le Roi est loin de M<sup>lle</sup> de Hautefort, Cinq-Mars prend tout son avantage. Chavigny écrit en octobre : « Nous avons un nouveau favori à la Cour, qui est M. de Cinq-Mars, fils de feu M. le maréchal d'Effiat, dépendant tout à fait de Mgr le Cardinal. Jamais le Roi n'a eu de passion plus violente pour personne que pour lui. » Comme dans toute passion, les querelles viennent vite : orages incessants, toujours apaisés par le Cardinal. « Mgr le Cardinal... s'en retourna vendredi pour aller raccommoquer le Roi et M. le Grand, qui ont eu une nouvelle brouillerie, outre deux grandes qu'ils avaient eues depuis quinze jours. Il arrivera à la fin du désordre. »

C'est Richelieu qui se lasse le premier. En 1640, il en a assez de son favori, qui est vain, présomptueux, sans reconnaissance — et qui d'ailleurs lui échappe. Il commence à le railler; il « le gourmande comme un valet, le traite de petit insolent »; il lui interdit l'entrée du Conseil, une « tête aussi légère que la sienne » ne pouvant connaître des affaires de l'Etat. Bref, Richelieu ne songe plus qu'à défaire le favori qu'il a élevé, et Cinq-Mars, irrité, vient de l'indocilité à l'insolence, des ménagements à la haine (1641). Je passe sur les épisodes de ce duel, qui sont connus. Au commencement de 1642, c'est l'exaspération. Cinq-Mars est résolu à se débarrasser du Cardinal. Il s'est rapproché du Roi, s'arrange pour regagner toute sa confiance. « M. le Grand ne fut jamais si bien auprès du Roi, se rendant assidu et complaisant au dernier point. » Et, de toute sa haine adroite, il ruine dans l'esprit du Roi l'odieux ministre qui le tient en esclavage. Louis XIII l'écoute, le laisse dire, rit avec lui, paraît acquiescer souvent. Se soulage-t-il en paroles, comme tous les faibles? L'envie le gagne-t-elle de secouer son joug? Mais jusqu'où se laissera-t-il conduire? Un jour, Cinq-Mars a parlé du poignard; Tréville s'est offert pour la besogne. Le Roi a reculé, a dit non. Scrupule religieux, qu'on pourra lever par gens autorisés? Indécision de timide, qu'il faudra

(1) Chapitre de l'histoire du Maréchal Fabert qui paraîtra bientôt chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris.

brusquer? Ce roi mystérieux, fermé, qui plus d'une fois déjà a montré qu'il ne pouvait pas — ou ne voulait pas — rompre sa chaîne, le décidera-t-on cette fois?

Le coup a manqué se faire, à Lyon, en mars. Mais Gaston d'Orléans, l'éternel lâcheur, n'est pas venu, qui seul pouvait sanctionner le crime; il faut attendre une heure plus propice.

\* \* \*

Les choses en sont là quand s'ouvre le dernier acte. Le Cardinal, qui accompagnait le Roi vers le Roussillon, a dû s'arrêter à Narbonne, malade, épuisé par sa fièvre et ses abcès. Le 21 avril, Louis XIII quitte Narbonne pour aller devant Perpignan, dont le siège a commencé. Cinq-Mars est auprès du Roi; sa faveur est au zénith. Toute la Cour est persuadée que le Roi abandonne Richelieu; « tout allait à M. le Grand, on ne pouvait se tourner à sa suite, tant la foule y était grande. » (Montglat). Richelieu a gardé près de lui Chavigny; mais Noyers accompagne le Roi, chargé de rendre compte des moindres mouvements de l'atmosphère; et Fabert a reçu les instructions du Cardinal. Espion, non, ce n'est pas dans son caractère, mais confident de tous les jours, et qui saura dire le mot qu'il faut, soutenir le Roi, l'empêcher de céder à une faiblesse, à un ressentiment, à un brusque dégoût...

Cinq-Mars répand le bruit de sa victoire; il dit qu'il « lèvera bientôt le masque », et ne cache plus son dessein de « faire un grand esclat ». On est au fait de ses intelligences avec tous les mécontents, de ses longs entretiens avec le maréchal de Schemberg. Cependant il est peut-être, de toute la Cour, celui qui croit le moins à son propre triomphe. Il mesure la résistance du Roi; il craint les retours de cet esprit sombre, impénétrable et violent; il est inquiet. L'homme malade, là-bas, n'est pas vaincu... Je ne sais si, comme le raconte Montglat, lorsque le Roi lui refuse l'entrée de sa chambre, Cinq-Mars attend une heure dans un petit passage entre deux portes, caché, pour faire croire ensuite qu'il sort de chez le souverain; mais il sait qu'il n'a pas encore enlevé le dernier réduit, qu'il n'est pas maître de l'esprit ou de la conscience du Roi.

Alors il s'adresse à Fabert : c'est peut-être celui-là qui en tient la clef.

« M. de Fabert était presque le seul à qui il n'avait pas encore parlé, et celui de tous qu'il désirait le plus de gagner. Il en avait cherché l'occasion sans la trouver; enfin elle se présenta d'elle-même. Fabert était de l'escorte du Roy avec sa compagnie au voyage de Narbonne à Perpignan. Il l'accosta, et après l'avoir entretenu de choses indifférentes, il lui proposa, comme pour l'égayer chemin faisant, de mettre pié à terre et de jouer au petit palet; ce qu'il faisait pour le séparer de la troupe et se trouver ensemble tête à tête sans affectation. Fabert accepta la partie. » (Saint-Jorry).

L'entretien est resté mystérieux, naturellement. Tallement des Réaux l'a raconté, à peu près comme Saint-Jorry; mais l'un et l'autre n'ont pu que l'imaginer. Il n'importe : l'issue n'en était pas douteuse. La tentative ne pouvait qu'échouer. Et sans doute Fabert, prenant l'offensive, ne dut ménager au conspirateur ni son indignation, ni ses avertissements.

Cinq-Mars s'était-il ouvert jusqu'à parler du complot lié avec les princes, du traité signé avec les Espagnols pour étayer la conjuration par les armées étrangères? Malgré l'affirmation de Saint-Jorry, j'en douterais, à moins que Fabert n'ait eu l'adresse de le faire parler, de tirer ce qu'il voulait savoir d'un jeune orgueilleux qui se croit près de gagner sa partie. Mais nous avons un sûr indice de l'émotion où cet entretien jeta Fabert. A peine Cinq-Mars l'a-t-il quitté, Fabert s'en va trouver de Thou, qu'il aimait

vivement, et le supplie de se retirer de l'entreprise de M. le Grand. « Il lui fit sentir », dit Tallement, « qu'il savait bien des choses, et le pria de ne lui rien dire qu'il fut obligé de découvrir. » Délicatesse de l'amitié, scrupules de la conscience : ce double trait marque Fabert. Il ne veut trahir ni le Roi, ni son ami. Il engage de Thou à rompre vivement toute attache avec les conjurés, et, pour commencer, à passer immédiatement en Italie jusqu'à la fin de l'orage.

Fabert connaît donc la gravité de l'affaire, et qu'elle ne peut tarder à éclater. Peut-on croire qu'ensuite il n'a rien fait, lui, pour la découvrir au Roi? Ce ne serait point connaître sa conscience. S'il a supplié de Thou de ne point parler, c'est qu'il ne veut pas être obligé de l'accuser en rapportant ses paroles. L'autre, au contraire, il n'a pas de scrupule à le perdre : Cinq-Mars travaille contre ce que Fabert a de plus cher. De ce jour, à n'en pas douter, Fabert a décidé de jeter dans la balance la « créance » qu'il a sur l'esprit du Roi.

Cinq-Mars, ayant échoué à séduire Fabert, ne put tenir son ressentiment. « Si tu ne veux être ami, ennemi déclaré! » Il eut l'imprudence de le montrer au Roi. « Un matin que Fabert rendait compte au Roy de ce qui s'était passé de nuit à la tranchée, Sa Majesté prit le plan et les crayons et dessina selon sa coutume les nouveaux ouvrages, pour mieux les connaître et donner ses ordres avec plus de certitude. Il n'y avait alors que quatre autres personnes dans la chambre : le Grand Écuyer, le comte de Charost, de Gordes et un officier domestique. A chaque mot que Fabert disait, Cinq-Mars affectait de l'interrompre et de vouloir tourner en ridicule ses réflexions les plus judicieuses. Le Roy, fatigué de son insolence, lui demanda s'il avait été à la tranchée... pour en parler si savamment, et sur ce qu'il répondait que non : Allez, répliqua le Roy, vous m'êtes insupportable. Vous voulez qu'on croie que vous passez les nuits avec moi à régler les affaires de mon royaume, et vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis!

« Comme le Roy bégayait un peu et que sa langue ne lui fournissait pas autant de paroles que sa colère en demandait, il frappait des mains sur le bras de son fauteuil avec une violente agitation. Le Grand Écuyer sortit, et l'œil étincelant de fureur, il dit à Fabert : « Monsieur, je vous remercie! » — « Que vous dit-il? » s'écria le Roy, je crois qu'il vous menace? — « Non, Sire, on ne fait point de menaces en présence de Votre Majesté, et partout ailleurs on n'en souffre pas. » (Saint-Jorry).

En un instant, l'incident fut connu; l'étoile de M. le Grand pâlit subitement. La péripétie morale du drame s'est produite; Cinq-Mars, en attendant d'être précipité, est déjà condamné. Fabert en a été l'occasion; je crois qu'on pourrait dire plus justement l'ouvrier. Au milieu de ses incertitudes, ses répugnances, des mouvements contradictoires qui se partagent son esprit, le Roi s'est attaché à un appui sûr : à la conscience et au jugement de l'honnête homme qu'il a près de lui. Saint-Jorry raconte ailleurs : « Un jour, s'adressant à Fabert : Je sais, lui dit-il, que deux factions partagent mon armée, sous les noms de royalistes et de cardinaux : de laquelle êtes-vous, Monsieur Fabert? — De la dernière, Sire, répliqua-t-il, car je connais si bien la fidélité de M. le Cardinal, son zèle, ses talents admirables pour le gouvernement que je lui étais attaché, lors même qu'il paraissait me haïr. » Le Roy rêva un peu, et lui répondit : « Il est vrai que M. le Cardinal m'a rendu les services les plus importants; il ne serait pas juste que des bagatelles les fissent oublier. Authentiques ou non, ces paroles résument un entretien qui a dû être repris plus d'une fois. Louis XIII a besoin qu'on l'aide à abandonner Cinq-Mars : malgré tant d'orages, sa passion se réveille et le tient toujours. Il a déjà beaucoup pardonné à son favori : sa vanité, sa morgue, sa magnificence

ridicule, ses mauvaises amitiés; mais plus il lui a pardonné, plus il l'aime. Auprès de Fabert, le malheureux Roi, tel un héros classique, s'excite à sacrifier sa passion à son devoir. Quand enfin Fabert l'emporte, Cinq-Mars sent qu'il est perdu. L'incident qui le lui a révélé l'a atterré. Une lettre de Sublet de Noyers montre son désarroi. « Avant-hier au soir, N... me vint voir sur les dix heures, et fut trois quarts d'heure avec moi. En discours plus aimables qu'indifférents, il me dit que depuis deux jours il avait éprouvé trois charges de la mauvaise humeur du Roy; qu'il les endurait parce que l'état où Sa Majesté se trouvait ne lui permettait pas d'en user autrement, mais que s'il était en santé il lui en dirait ses sentiments... Je n'entrai point du tout en matière... Il me semble qu'il n'était pas venu sans dessein, et qu'il eût bien voulu que j'eusse parlé de raccommodement. Mais, pour les raisons que vous savez, je me tins coy. Ce voyage a été remarqué, bien qu'il semble qu'il l'ait voulu couvrir du voile de la nuit. » (Lettre du 14 mai.)

\* \* \*

A la fin de mai, Cinq-Mars s'avoue vaincu : il quitte Perpignan et retourne à Narbonne, où Richelieu n'est plus. Le Roi le laisse partir; puis il quitte les lieux à son tour, malade et déprimé; il va se soigner quinze jours aux eaux de Montfrin. Or, le 9 juin, Richelieu a reçu copie du traité des conjurés avec l'Espagne. Le Roi est averti par Chavigny, le 12 au matin; il abandonne son favori à la vengeance du Cardinal. Les « résolutions » sont prises deux heures après, et « les dépêches s'en feront ce soit sans faillir ». Maintenant, les événements vont se précipiter, comme à la fin de *Bajazet* ou *l'Andromaque*; mais le vrai drame est terminé. L'emprisonnement des coupables, le procès, l'échafaud de Lyon, le Roi ne s'en mêle plus; il a donné la carte blanche au Cardinal. Pour lui, il lui reste à se dépandre de celui qu'il a aimé, à le chasser de son souvenir. « Il lui revient d'étranges pensées en l'esprit », écrit Noyers le 15 juin. « Il me dit hier qu'il avait douté si on n'aurait point mis un nom pour l'autre. J'ai dit là-dessus tout ce que vous pouvez imaginer; mais le Roi est toujours dans une profonde rêverie ». C'est au point qu'on ne peut plus lui parler affaires. Quand le secrétaire l'en entretient : « Sa Majesté n'a fait aucune réflexion, elle m'a dit : « Quel saut a fait M. le Grand! » et cela deux ou trois fois de suite. A quoi j'ai reparti : « Il est vrai, Sire, mais le plus grand saut que puisse faire un sujet est celui de l'infidélité. Ce qui n'a point fait d'impression ». Est-il rien de plus clair que tous ces traits? La passion parle toujours plus fort que la raison. A Montfrin, au milieu des plaisirs et des fêtes, elle tient le Roi morose et « le cœur serré ». Chavigny, Noyers, le marquis de Mortemart s'emploient à la combattre; ils parlent sans cesse contre le « perfide public ». Mais ce sont des comparses auxquels on a fait la leçon. Fabert, point : il a seulement jugé la malaisance de Cinq-Mars, avec ses yeux c'airs et sa conscience de bon serviteur; et c'est à lui que le Roi se confie. Pendant le retour à Paris, Fabert est toujours auprès de lui. Et un jour, le Roi lui dit : « Voici la cinquième fois que Monsieur me manque... Mais je suis moins sensible à sa légèreté qu'à l'ingratitude de Cinq-Mars, que j'ai comblé d'honneurs et de biens... Voilà cet homme capable et important qui veut brouiller mon État, qui débauche mon frère et le duc de Bouillon de la fidélité qu'ils me doivent, qui cabale à la Cour et dans mon armée, qui traite avec les Espagnols et reçoit d'eux de grosses sommes pour louer des troupes, ou plutôt pour fournir à son luxe et à ses folles dépenses... Une si grande profusion me tient depuis longtemps en soupçon... Il faut que j'aie eu bien de la patience pour supporter si longtemps les manières hautaines et ridicules de ce jeune étourdi... » Comme on sent l'homme qui essaye de se persuader lui-même, de se justifier sa sévérité, de s'exciter contre une mémoire qui lui est encore chère!

Certains ont pensé que la copie du traité avec Olivares, si opportunément tombée entre les mains de Richelieu pour achever la ruine de Cinq-Mars, avait pu être procurée par Fabert. Entre toutes les hypothèses qu'on a proposées, celle-là n'est pas meilleure que les autres. Sans doute, Fabert a pu mettre son esprit curieux, ingénieux à se procurer toujours des renseignements; sur la piste du secret que tout le monde soupçonnait. Mais aucun indice ne le prouve. On sait seulement que Fabert connut la personne qui révéla la trahison. Dans un entretien tenu en 1659, il aurait dit : « Je voudrais pouvoir vous donner celui qui a donné le traité de Cinq-Mars au cardinal de Richelieu; mais je ne pourrai vous satisfaire que deux personnes ne soient mortes. Quelque temps après arriva la mort du duc d'Orléans. Fabert me dit dans une autre conversation : « Il reste plus qu'une personne à mourir; mais je pourrai vous dire qui a donné le traité ».

Bref, Fabert, a été dans le secret : cela ne veut pas dire qu'il l'ait découvert lui-même. Et cela est d'ailleurs sans intérêt. Bien plus important, bien plus certain me paraît être son rôle moral dans la tragédie. Il a éclairé le Roi; il l'a soutenu dans un sacrifice rude à son cœur. Il n'avait pas à ménager Cinq-Mars, qu'il n'a jamais estimé. En revanche, il avait avec de Thou la liaison profonde de deux nobles caractères. S'il a servi le Cardinal en l'aidant à abattre Cinq-Mars, il n'a pas craint de le braver pour rester fidèle à de Thou dans la disgrâce — à de Thou injustement, basement condamné par une « ressource » de procédure (1). Il essaya deux fois de le voir dans sa prison, il lui écrivit : que lui faisait, devant un devoir d'amitié, la colère du Cardinal?

Ainsi, dans tout ce drame qui dut l'ébranler profondément, il n'aura eu pour le guider, comme toujours, qu'une lumière : son devoir d'honnête homme et de droit serviteur.

PAUL RENAUDIN.

## Le voyage de M. Herriot

On pouvait conserver dans son cœur un coin d'indulgence pour ce gros homme sentimental, bavard, encombrant, érudit et mal habillé. Les caricatures de Sennep n'indigneraient plus personne. Après le voyage d'Amérique, le voyage de Russie. Il est impossible, en vérité, de battre plus sûrement le record du « m'as-tu-y ». Le ridicule n'a jamais tué un républicain. Mais M. Herriot, qui pousse le ridicule au delà du grotesque, pourrait bien faire mentir le proverbe.

C'est une aventure affligeante et humiliante, profondément. Car il faut avouer que le maire de Lyon avait plus d'une fois réussi à nous donner le change. A force de gesticulations, de trébuchés, de bouffées de pipe et de poignées de main démocratiques, il se

(1) Le procès des coupables fut à coup sûr machiné par Richelieu avec une passion qui se moquait de la justice. Choisir et éprouver les juges, donner les « interrogatoires tout digérés » à l'intendant de justice en Dauphiné, suggérer, dans de nombreux mémoires, les moyens de procédure, engager les juges à chercher les ressources nécessaires « dans l'abîme judiciaire dont les chanceliers sont toujours pourvus » : il n'a rien omis pour obtenir la condamnation capitale qu'il voulait. Mais il n'a pas eu à forcer la main au Roi. Louis XIII, chaque fois que son autorité royale a été offensée, ne s'est guère montré moins brutal que Richelieu. Dès avant l'arrivée au pouvoir du Cardinal, il en a donné les preuves. En 1617, il a fait tomber la tête du baron de Guémadeuc, dont le seul crime était d'avoir violé les édits contre le duel. En 1620, Hercule d'Arlesment, un petit tyranneau provincial, est arrêté, sur l'ordre personnel du Roi, et exécuté en quatre jours. Cinq-Mars ne pouvait attendre aucune clémence : le Roi a toujours fait taire son cœur devant la raison d'Etat.

ménageait une popularité de *good fellow*. Photographes et cinéastes l'y aidaient gentiment. Eclair-Journal, Pathé-Natan, Moviétone et Paramount : M. Herriot posait pour tout le monde. Il posait la main tendue, le sourire épanoui, la larme à l'œil. Et il y avait aussi l'arsenal *ad usum populi* des petites histoires attendrissantes : M. Herriot a payé le porto aux plongeurs des sous-sols et aux garçons d'étages, M. Herriot a pris sur ses genoux le chasseur du Palace, M. Herriot a serré sur son cœur une religieuse impotente... Et le public d'applaudir. Or, ce bon-garçonisme à fleur de peau cachait le plus inquiétant des machiavélismes. M. Herriot n'est ni bon, ni loyal. Voilà l'amère vérité ! Son voyage en Russie, geste de gamini rageur et de faux camarade, aura eu ce résultat — du moins — de lui faire tomber le masque. Il n'y a plus moyen de se méprendre. C'est affligeant, c'est humiliant... et c'est tant mieux.

M. Herriot est parti pour la Grèce. Comme s'il avait besoin d'une caution. Le pèlerinage d'Athènes, la prière sur l'Acropole, l'olivier de Minerve : depuis Renan, les républicains voudraient bien annexer tout cela. Malheureusement, la Méditerranée est à tout le monde. Maurras à Martigues est bien plus Grec que M. Herriot à Lyon. Et Louis Ménard, qui n'a des leçons de républicanisme à recevoir de personne, a prouvé depuis longtemps que les démocrates athéniens auraient bien ri s'ils avaient vu l'électeur conscient et organisé mettre, tous les quatre ans, un billet dans une urne. N'importe ! M. Herriot est remonté sur l'Acropole. Sous l'aile de la chouette, il a répété son laïus de comitard valoisien. Ainsi Labiche faisait parler M. Perrichon devant la Mer de glace. Hélas ! le vaudeville se joue aujourd'hui au cinéma parlant. Et nous savons bien que le public, qui rit à contretemps, bat des mains à contre-mesure.

M. Herriot est-il un imbécile ? Etymologiquement, oui. Sa culture n'est pas ici en cause. Bien que « Madame Réclamier », comme disait un chansonnier de Montmartre, lui ait taillé une réputation tapageuse et facile. J'avoue qu'il ne m'a pas été possible d'aller jusqu'au bout d'un livre intitulé *Dans la forêt normande*. Quant à la fameuse conférence sur Beethoven que le pataud musicologue promena, l'autre année, de théâtre en casino, elle n'a jamais prouvé qu'une chose : savoir, qu'un amateur fort peu distingué pouvait faire payer fort cher son titre d'ex-Président du Conseil. Les discours politiques de M. Herriot ont tout de la baudruche : creux et enflés. Logomachie pour logomachie : j'aimais mieux Briand. Tout le monde ne tient pas à mettre son cœur à nu. Quand il est à la tribune, M. Herriot déchirerait volontiers sa chemise de mauvaise coupe.

... Mais voici le plénipotentiaire ventripotent sur la mer d'Azof. A quoi songe-t-il, le soir, accoudé au bordage ? Au problème des dettes, sans doute, lui l'honnête payeur, lui le débiteur scrupuleux qui rembourserait de plein gré à Washington les stocks de *corned-beef* avarié et de barbelés sans emploi ? M. Herriot messenger des porteurs de fonds russes : le noble rôle pour ce champion de la justice égale pour tous !... Mais les porteurs de fonds russes peuvent bien prononcer leur *nitchevo*. Le roi de France oubliait les injures du duc d'Orléans ; les maîtres du Kremlin oublient les dettes de leurs prédécesseurs. M. Herriot n'a garde de se scandaliser. Sa vertu républicaine est à éclipses. On pense souvent à la lune quand on pense à M. Herriot.

Le ressort est déclenché... Un large cœur ne va plus cesser de battre. Photographes à vos objectifs ! Reporters à vos carnets ! « Colonel des Kodaks », disait la légende sans pitié d'un dessin qui n'est même pas une charge. M. Herriot, plus rondouillard, plus solennel, plus démonstratif que jamais, joue à « partant pour la... Russie ». Etreintes, accolades, embrassements, larmes de joie : telles sont ses armes. Il voit Gorki, et il l'étouffe. L'icône de Lénine, et il se prosterne. La Place-Rouge, et il défaille. On lui présente, dans un réfectoire d'usine, la marmite où mijote

le rata collectif, obligatoire et gratuit. M. Herriot veut goûter le rata. Il le trouve succulent. Il demande un stylo. Et de rédiger, à la gloire des cuistots soviétiques, un certificat lyonnais. Chaque matin, au petit déjeuner, le journal qui souffre tout nous apporte un nouvel écho des émerveillements d'Edouard.

— Mais tout cela, qui n'est que ridicule, est assez vain, me dira-t-on. Un bouffin n'est pas nécessairement malfaisant. Faut-il s'indigner ?

Je m'indigne. Car sous la farce, derrière la pantalonnade je devine la comédie sinistre de l'ambition et de la mauvaise foi.

Que M. Herriot prépare dans la coulisse sa rentrée sur les tréteaux, il n'est plus possible d'en douter. Le ministère a du plomb dans l'aile. Les nécessités du budget, les dissensions chez les S. F. I. O. : il n'en fallait pas tant pour faire tomber Daladier. D'excellents observateurs ont beau prédire la réaction du sentiment populaire français dans le sens de « l'autoritarisme » — pour ne pas dire de la dictature, — je crois que la France « qui s'ennuie » continuera de s'ennuyer pendant quelques législatures encore. Et comme le gouvernement démocratique est, par excellence, le gouvernement des « revenants » (on prend les mêmes et on recommence !), il y a gros à parier que M. Herriot sera pour la *n<sup>ième</sup>* fois, Président du Conseil. Que va-t-il chercher en U. R. S. S. ? Un nouveau plumet à piquer à son petit chapeau tout rond. Officiellement, Daladier est toujours le cher camarade, le co-militant des batailles héroïques pour la liberté, l'égalité et la laïcité. La fraternité ? Laissez-moi rire. En bonne politique, — et chacun sait ce que cela veut dire, — le geste de Herriot le fidèle s'appelle tout simplement le coup de poignard dans le dos.

Mais cette trahison envers ses frères s'accompagne, chez M. Herriot, d'une abjuration de son propre idéal. Dans l'Europe d'aujourd'hui vouée aux dictatures, le radical lyonnais se plaisait à faire étalage de ses sentiments démocratiques, de son républicanisme intégral. Le fascisme le mettait en état de transe jacobite. Il y a bien eu le discours de Toulouse, la maladroite invite au « César de carnaval ». Mais on n'a pas vu M. Herriot presser sur sa flanelle le d'Annunzio du raid sur Fiume, s'incliner dans le *sacrum* des martyrs de la révolution en chemise noire ; on ne l'a pas vu goûter le macaroni ou les *antipaste* de la cuisine roulante au campement des Avant-gardistes. La Russie stalinienne a toute sa dévotion, son culte exclusif. Il rêve d'un rapprochement qui le consacrerait bâtisseur de l'Europe nouvelle. Or en quel pays de l'Europe et du monde la dictature sévit-elle plus rude qu'en U. R. S. S. ? A le juger sous cet angle, le voyage de M. Herriot apparaît comme la pire des palinodies. Ce gros homme, qui est un faux frère, est aussi un comédien.

Il ne faudrait pas que la fumée de sa pipe camouflât plus longtemps le triste personnage. Après l'Amérique, bernique ! Au retour de Moscou, hou ! hou !

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

## La Littérature flamande<sup>(1)</sup>

### IV. — La littérature contemporaine

En 1914, les collaborateurs de *Van nu en straks* et de *Vlaanderen*, la revue qui essaya (1903-1907) de remplacer l'organe précurseur disparu deux ans plus tôt, ne songeaient pas encore à abdiquer. Des jeunes étaient venus qui fourbissaient leurs premières armes dans des périodiques : *Dietsche Warande en Belfort*, *Vlaamsche Arbeid*, *De Boomgaard*, et d'autres encore, d'une vitalité moindre. Tout en marquant certaines préférences et des orientations qu'ils voulaient nouvelles, ils continuaient à se mouvoir dans l'orbite de leurs aînés et aucune forte personnalité ne s'affirmait. On a parlé à leur propos de génération sacrifiée, non seulement parce que la guerre les a atteints dans leur vie ou leur santé, ou a interrompu leur développement normal, mais aussi parce qu'à la reprise des occupations du temps de paix une révolution s'était accomplie, plus encore dans la mentalité de leur cadets qui voulaient leur tour, que dans les circonstances extérieures, si profondément altérées pourtant.

Des sempiternelles paysanneries, délivrez-nous, Seigneur !, soupiraient dès avant 1909 un groupe d'esthètes et de citadins émules du beau Brummel et un tantinet décadents, qui prétendaient voir plus loin que le clocher d'un village et s'intéresser à autre chose qu'à la fruste humanité d'un valet de ferme ou de sa rustaude bonne amie. Plus que de questions sociales et éthiques, c'était d'esthétique qu'ils discutaient. André De Ridder et Paul-Gustave van Hecke, celui-ci auteur entre autres d'un éloge du dandysme : *Fashion*, sont représentatifs de cette tendance et bien connus du public français de Belgique en leur qualité d'essayistes et de critique d'art.

Plus nombreux étaient ceux qui œuvraient sagement dans la tradition du roman champêtre, de la poésie descriptive ou intimiste, du tableau de genre à caractère folklorique et régionaliste. Le premier parmi eux, Félix Timmermans s'est acquis une notoriété européenne. La plupart de ces écrivains cultivent un humour bon enfant, un peu épais, mais évitent les conflits d'idées et, dans les problèmes de la sexualité, tout ce qui fleure le péché de la chair. Restés attachés à la foi de leurs pères, choisissant volontiers des types et un cadre provincial qui appartiennent plus aux siècles passés qu'à notre temps, ils jouent, toutes proportions gardées, un rôle qui rappelle celui de Conscience. Répandus à des milliers d'exemplaires du Davidsfonds compte plus de soixante-dix mille exemplaires — chaque édition populaire — dans la masse flamande encore peu tourmentée des choses de l'esprit, ils jouissent auprès d'elle d'une faveur que, sans nul doute, la postérité jugera excessive.

C'est pendant et immédiatement après la guerre qu'un modernisme exaspéré a fait son entrée dans nos lettres. Alors que les horreurs de la bataille elle-même n'ont, pas plus que chez nos compatriotes de langue française, donné naissance à une œuvre vraiment marquante, l'atmosphère trouble et grisante d'espairs illimités des premières semaines qui suivirent l'armistice favorisa l'éclosion de rêves de fraternité universelle et l'adoption de formules esthétiques révolutionnaires. Les fondateurs de la revue « expressionniste » anversoise *Ruimte* (Espace) se dispersèrent vite, il est vrai, mais ils ont continué à travailler chacun de leur côté et à batailler dans des revues aussi hardies qu'éphémères. Parmi les rares points sur lesquels ils restaient d'accord, il faut signaler

l'opposition violente à l'individualisme, à l'amoralité sceptique et à l'influence exagérément prolongée des « esthètes » de *Van nu en straks*. Ajoutons qu'une des causes de cette animosité n'avait avec la littérature que des rapports éloignés : l'attitude antiactiviste de la plupart des hommes de *Van nu en straks*.

Il va de soi qu'à côté des expressionnistes humanitaires ou non, d'autres jeunes se sont révélés, moins enragés de nouveauté à tout prix, moins hostiles aux formes traditionnelles de la poésie. Certes, aucun n'échappe entièrement à l'influence d'Apollinaire ou du freudisme, de l'expressionnisme ou de la « Neue Sachlich-



CYRILLE BUYSE

keit » allemande et slave; tous connaissent la poésie et le roman français contemporains. Mais tout en étant de leur temps et de leur pays, ils désirent ne s'inféoder à aucune discipline exclusive : ils veulent être eux-mêmes, enfin ! Walschap, Roelants, Richard Minne, Van de Voorde, d'autres encore y réussissent parfois.

Ce sont ces trois ou quatre grandes tendances, entre lesquelles ne s'élèvent évidemment pas de cloisons étanches, que nous allons passer en revue.

\* \* \*

Heureux auteur que Félix Timmermans (1886), le joyeux Lierois : après des débuts peu remarquables, il publia ce *Pallietier* qui, en pleine guerre, éclata en fanfare et fut rapidement traduit dans la plupart des langues. La truculence breughélienne avec laquelle Timmermans, peintre autant que conteur, célébrait la joie ardente et débridée de vivre, lui conquit d'emblée le succès dans un monde fatigué de massacres, de privations et de deuils. *Pallietier* est, à vrai dire, un bonhomme de psychologie assez courte, d'une sensualité grasse et naïve, mais d'une vitalité intense. Son monde n'est qu'un paradis terrestre pour grands mangeurs et buveurs, qu'une perpétuelle kermesse d'où la souffrance est exclue. L'œuvre, malgré certaines outrances, est bien construite et bien écrite : un des beaux livres de notre littérature. *L'Enfant-Jésus en Flandre*, transposition anachronique des événements de Palestine, paraît moins original. Mais c'est dans le genre intime qu'il lui était réservé d'écrire, à côté d'autres nouvelles char-

(1) Voir *La revue catholique* du 8 septembre.

mantes, ce petit chef-d'œuvre : *Les très belles heures de Mademoiselle Symphorosa, béguine*. Très inégal dans quelques romans et dans des biographies romancées de Breughel ou de saint François d'Assise, il charme toujours par sa langue étonnamment imagée et souple. Resté près du peuple, il a une préférence marquée — pas toujours exempte de parti pris et d'exagération — pour les mots et les tournures dialectales, surtout lorsqu'elles s'écartent des formes courantes : de ce pittoresque extérieur, de cette musicalité, toute traduction ne peut évidemment donner qu'un écho affaibli.

Les aimables contes de Antoon Thiry, ami de jeunesse et collaborateur de Timmermans, sont plus imprégnés encore de couleur locale et fourmillent de types curieux, un peu simples, se mouvant dans un décor d'un autre âge : *Le Rêveur*, *Le Jardin des Oliviers*, *Le Purgatoire du petit Paul*. Aujourd'hui cet auteur, revenu au pays, s'essaie à trouver une voie différente de celle qu'il a suivie jusqu'ici.

Si son héros de la *Belle Année de Carolus* ressemble à Pallieter comme un frère à peine moins exubérant, *De Wille* (Le blond) d'Ernest Claes (1885) est certainement leur cadet. Ce type du gosse espiègle a fait fortune. Auteur facile et vivant, Claes s'est attaqué au grand roman de famille, mais s'est distingué surtout par des contes d'un humour communicatif : *Wannes Raps* (Le réveil du gueux), *Onze Smid* (Notre forgeron), *Les Saints de Sichein*. Nous l'apprécions particulièrement lorsque le conteur se double d'un observateur attendri de l'humaine misère.

Il ne peut être question d'analyser ici l'œuvre abondante des autres écrivains de valeur, dont les préférences vont au même genre intime, d'un réalisme modéré et généralement archaïsant, à caractère régional assez étroit. Citons, pêle-mêle, Eline Mare, Franz De Backer, Joseph Simons, Corneille Goossens, R. Van Passen, Prosper Arents, Frans Smits, auteur d'un modeste mais bon volume de souvenirs de guerre : *La Maison de douleur*. Et mentionnons à part un Anversoïse : le naturaliste impitoyable et sarcastique Louis Monteyne, qui est en même temps notre meilleur historien et critique d'art théâtral.

\* \* \*

L'esthétique nouvelle, qu'elle s'appelât cubisme, futurisme, unanimisme ou expressionnisme germano-slave, éveilla les premiers échos chez nous pendant la guerre. Paul Van Ostayen (1896-1928) chanta dès 1916, dans *Music-hall* et le *Signal* (1918), la vie fiévreuse de la grande ville. Nature tourmentée et fantaisiste, il est le représentant caractéristique d'une époque troublée. Toujours d'avant-garde, brûlant aujourd'hui ce qu'il avait adoré la veille, continuellement à l'affût d'expériences et de nouveautés, cynique et sarcastique par surcroît, il laisse une œuvre qui vaut surtout par cette trépidation de vie ardente et inquiète.

A l'armistice, Van Ostayen était parti pour l'étranger. La direction du mouvement lui échappa et quelques jeunes, restés au pays, se groupèrent autour de *Ruimie* (1920-1921). Nationalistes et révolutionnaires, ils voulaient rompre avec tout le passé, tant social et politique qu'artistique et littéraire. Rien ne trouvait grâce à leurs yeux. Selon eux une ère nouvelle commençait. Dans l'effervescence et l'allégresse de la paix enfin signée, mus par l'esprit de sacrifice que créait parmi eux la répression de l'activisme politique, ils rêvaient de bâtir une Flandre et une société nouvelles sur la fraternité de tous les peuples délivrés du cauchemar de l'ultime de guerres. Leurs formules artistiques étaient pareilles à celles des expressionnistes d'un peu partout : sentiment cosmique; art synthétique et constructif, sur une base éthique; prosodie libre et vers dynamique; imagerie poétique empruntée aux merveilles du machinisme... Faut-il ajouter que cet immense

espoir et ces rêves généreux furent éphémères et qu'aujourd'hui le bilan des réalisations paraît assez maigre?

Alors que, dans les grands pays voisins, la littérature dite humanitaire est née pendant la guerre, nos provinces occupées ne la connurent qu'après 1918. Cette circonstance et la recrudescence d'un mouvement nationaliste, plus profond et plus combattu qu'il ne fut jamais avant 1914, lui ont donné un cachet particulier.

De la prison où il attendait un jugement bien long à venir, un jeune homme de vingt ans lança ses *Celbrieken* (Lettres de la cellule) qui eurent un grand retentissement. Surtout lorsque cette prose débordante de lyrisme et amplement rythmée, avec des appels pathétiques et touchants, fut suivie de vers d'une prosodie très libre et d'une même inspiration : *De Boodschap* (Le message), *De Tocht* (Le voyage), on crut à la naissance d'un grand poète : à l'âge où d'autres s'essayaient en de chétives plaquettes, Wies Moens (1898) faisait figure de prophète et de chef de file. Mais ce temps d'exaltation ne dura guère.

*Les Deux Patries*, d'Achille Mussche (1896), est une œuvre apparentée à celle de Moens, tant par l'allure évangélique que par le tour oratoire qui procède de Walt Whitman et de Verhaeren. Elle montre l'auteur tiraillé entre l'ascension mystique vers les étoiles et le devoir social parmi la plèbe manufacturière de Gand, ces « barbares » auxquels il a consacré un de ses meilleurs poèmes.

Tout autre est l'art de Marnix Gijzen, de son vrai nom J.-A. Goris (1899). D'une religiosité profonde, il décrit une éblouissante *Litanie à la louange de saint François d'Assise*, qui fit sensation et même, un peu, scandale. Puis il se renouvela tout à fait, trouvant son inspiration dans de menus faits journaliers, qu'il traitait sobrement, mais avec une profondeur et une vigueur remarquables : *Het Huis* (La maison). Aujourd'hui il se consacre uniquement à la critique et à l'essai.

Nous avons déjà parlé de Karel Van den Oever qui, après avoir vécu dans l'intimité de sa ville d'Anvers au XVI<sup>e</sup> siècle, jusqu'à en pasticher la langue, se révéla un beau jour moderniste à tons crins. Il ne nous est possible que de citer Paul Verbrugge, Gaston Bursens, A.-W. Grauls, Victor Brunclair, Van den Wijngaert, M. Gilliams, Hubert Buyle, André Demedts — en négligeant les plus jeunes et les prosateurs du groupe, d'ailleurs moins nombreux.

Si la moisson des expressionnistes purs n'est pas aussi abondante qu'on l'eût espéré, on ne peut cependant perdre de vue que l'influence de leurs théories et de leurs ouvrages fut et est encore considérable. Ajoutons qu'elle fut salutaire. Peu importe que leurs auteurs se soient rebellés ou non contre l'esprit nouveau : mieux que nous, nos petits-enfants reconnaîtront les traits de parenté de *Pallieter*, ce premier roman expressionniste avant la lettre, ou du *Paysan qui meurt*, de Van de Woestijne, avec certaines nouvelles de Streuvels, aussi bien qu'avec Gérard Walschap et Willem Elsschot.

Ce Willem Elsschot (1882) est, avec Timmermans, l'écrivain le plus personnel de cette génération qui débuta peu avant la guerre, à l'ombre des gloires de *Van nu en straks*. A l'encontre du célèbre Lierrois, Elsschot — de son véritable nom Alphonse De Ridder, qu'il ne faut pas confondre avec André, le critique d'art — s'intéresse exclusivement à la psychologie de ses personnages. Qu'il fasse défiler les clients d'une pension de famille parisienne : *Villa des Roses*, ou qu'il raconte cyniquement comment un invraisemblable courtier de publicité plume — « l'ime » — sans vergogne sa clientèle (*Lijmen*, limer), toujours il reste un ironiste à froid, témoin impitoyable des faiblesses humaines. Le style sobre et net, la composition serrée augmentent encore l'intensité de vie qui se dégage de ses deux meilleurs ouvrages, si amers et si vrais.

Ecrivain abondant et varié, mais styliste incolore et assez relâché; tour à tour romancier, biographe, historien des lettres

contemporaines, tel apparaît Paul Kenis (1885). Les *Evocations historiques* de Jacques Lemmers ne manquent pas d'une certaine ampleur, de même que les récits coloniaux d'E. Van der Straeten.

Mais c'est aux poètes de cette génération intermédiaire que va notre attention, particulièrement à trois d'entre eux : Jan Van Nijlen, Firmin Van Hecke et Auguste Van Cauwelaert.

Le premier (1879) est un poète discret, soucieux de la forme et respectueux de la tradition, qui cache une sensibilité très fine sous un tour ironique et un scepticisme plein de sagesse : *Le Visage de la terre*, *L'Oiseau Phénix*; le second (1884) est un élégiaque plus concentré, d'un stoïcisme hautain et amer. Ce fut la guerre qui fixa sur le troisième l'attention du grand public. Mais l'auteur des *Liederen van Droom en Daad* (Chansons de rêve et d'action) retrouva bientôt la note intime et mélancolique, plus profondément religieuse et plus personnelle cette fois, qu'il affectionnait dans sa jeunesse : *Chansons pour Marie*.

Un autre poète tendre et mystique, qui nota également ses impressions de guerre, est le Père blanc Hilarion Thans; le journaliste Fritz Francken esquissa, lui, d'une plume alerte et facile, tant en prose qu'en vers, des scènes de la vie aux tranchées et donna ultérieurement quelques recueils de « short stories ». Avec Daan Boens, poète de guerre brutal et hâtif, et plus tard humanitaire; avec Alice Nahon, dont la fraîche et charmante littérature de jeune fille connaît une popularité de bon aloi, nous nous retrouvons au cœur du mouvement littéraire des jeunes d'après-guerre.

Car il va sans dire que le lyrisme traditionnel gardait des adeptes bien décidés à s'opposer aux intransigeances expressionnistes.

Au premier rang citons Urbain Van de Voorde (1893). De tempérament combattif, de caractère entier, il a défendu la technique classique et sa fidélité aux thèmes éternels de toute poésie lyrique. Lui-même s'est montré poète imperturbablement sévère et méditatif, en lutte avec une lourde sensualité, et qui aspire à une communion avec le monde entier. A force de s'interroger à tout propos sur le tragique de la vie, à force aussi de rechercher une expression verbale plus serrée, son vers est mainte fois rugueux ou d'une sonorité pompeuse (*Per Umbram Vitae*). Mais Van de Voorde est certainement un des espoirs de nos lettres actuelles, ne fût-ce que par ses essais sur Gezelle et sur *Charles de Coster et l'idée flamande*.

Un petit groupe d'amis gantois, qui avaient fondé une revue miniature, *'t Fonteinje* (La petite fontaine) et prétendaient être de leur époque sans pour cela bouleverser la prosodie traditionnelle ni méconnaître l'effort de quelques aînés, en particulier de Karel van de Woestijne, qu'ils vénéraient, furent un peu malgré eux entraînés dans la bataille littéraire. Richard Minne (1891) et Raymond Herreman (1896) sont des ironistes impertinents qui essaient de tromper leur inquiétude et leur soif d'absolu par une plaisanterie ou une pirouette. Le scepticisme gouailleux de Minne n'empêchera personne de reconnaître en ce fantaisiste (*In den Zoelen Inval*. Au bon accueil) un poète profond. Et nous nous réjouissons de posséder en l'auteur de la *Rose de Jéricho* un poète discret et spirituel. Plus mélancolique, Karel Leroux a publié récemment une nouvelle d'un tragi-comique navrant, tout en demi-teintes : *De Barmhartige Samaritaan* (Le Samaritain miséricordieux). Mais le prosateur du groupe, qui connaît déjà les honneurs de la traduction dans plusieurs langues, est Maurice Roelants (1895). De ses deux romans psychologiques, conçus selon des formules françaises : *Komen en Gaan* (Flux et reflux) et *Het Leven dat wij droomden* (La vie que nous avons rêvée), le second surtout est remarquable, aussi bien par la composition et par l'analyse des conflits tout en profondeur, que par le style sobre et vigoureux. La dernière et la mieux réussie de ses nouvelles, *La Statuette nègre*, vient de paraître dans la revue hollandaise *Forum*, dont il est rédacteur. D'écriture moins sereine, de pulsation plus

rapide, l'œuvre de Gérard Walschap (1898) est à la fois plus proche de la tradition flamande par le fond et de l'expressionnisme par la forme. Autour de la tragique *Adlaïde* et de son fils *Eric*, qui sombre sous le poids d'une trop lourde hérédité, — deux cas pathologiques assez spéciaux, — se meut un petit monde de village bien vivant, croqué sur le vif. Ce rythme saccadé et vif qui



KAREL VAN DE WOESTIJNE

tient du film, cette langue prime-sautière et imagée, ce style volontairement relâché du reporter qui établit un contact direct avec son lecteur et néglige les descriptions, les peintures de milieux ou de sentiments pour s'en tenir aux faits, nous les retrouverons dans deux volumes de contes champêtres.

Plus que notre poésie lyrique, la prose narrative semble être le genre où la rénovation littéraire de ces toutes dernières années s'est accomplie — tardivement il est vrai — avec le plus de succès. Il nous reste à citer Théo Bogaerts, auteur de récits d'une extravagance trop voulue, et Philippe de Pillecijn (1891), qui, après des souvenirs de guerre et des biographies intéressants, s'est signalé à l'attention des lettres par un conte de *Barbe-Bleue*. Un abîme sépare cette curieuse évocation, composée en une langue à la fois plastique et musicale, des délicieux contes philosophiques que Raymond Brulez (1895) vient de réunir par une mince trame, sous le signe de *Sheherazade*. Le cadre historique est également de pure fantaisie et craque sous les intentions satiriques et la verve de l'auteur. On pense, toutes proportions gardées, à Candide ou à Micromégas, aux moralités légendaires de Laforge. Enfin, avec moins de personnalité, mais dans une veine assez semblable, Georges Vriamont nous a conté les *Exploits de Tabarin*, tandis qu'un certain dandysme d'avant la guerre se réveillait. Vieil oncle libertin, expert ès-choses de l'amour, Géo de la Violette (un pseudonyme) conseille un sien neveu : c'est *Confidentiel*. Avec un autre Anversois, Lode Zielens, nous voici ramené aux sombres réalités de la vie prolétarienne : *De Roep* (L'appel), *Het duistere Bloed* (Le sang obscur) et tout récemment *Moeder waarom leven wij?* (Mère, pourquoi vivons-nous?).

## V. — Le théâtre, l'essai et la critique

Dans le cadre de cet aperçu, seul importe le mérite purement littéraire des auteurs dramatiques flamands. Nous pouvons donc être bref. Car si les tentatives de plusieurs régisseurs, au premier rang desquels il y a lieu de citer feu Oscar de Gruyter et Johan de Meester, ainsi que les prestations de groupes d'amateurs et de la troupe ambulante, *Het Vlaamsch Volkstoneel*, ont éveillé l'attention générale, même à l'étranger, une prudente réserve s'impose dès qu'il s'agit de mesurer à une aune européenne l'œuvre de nos dramaturges. Nous ne rappelons donc que pour mémoire les efforts des précurseurs : Van Peene, Sleenckx — qui s'efforça de créer par la critique et par l'exemple un théâtre national —, Gittens, Nestor de Tière, Scheltjens et plusieurs autres qui, en un temps où l'emploi d'une autre langue ajoutait une barrière à celles qui séparent les classes dirigeantes du peuple, ont résolument entrepris l'éducation de celui-ci. Un système gouvernemental de primes, aujourd'hui supprimé, contribua à développer plus en surface qu'en profondeur une production numériquement considérable, mais qualitativement inférieure. Seul émerge le drame inachevé d'Albrecht Rodenbach : *Gudrun* (1882). Plus près de nous les œuvres de valeur se font plus nombreuses. *Het Gezin Van Paemel* (La famille Van Paemel), drame social de Cyrille Buysse, est bien représentative du mouvement naturaliste. Mais c'est au drame en vers, qui tenait souvent du livret d'opéra, qu'allaient les préférences de nos auteurs : du *Starkadd* de Hegenscheidt (1898) aux pièces bibliques plus récentes de l'abbé Verschaeve.

Ce fut Herman Teirlinck qui, le premier parmi nos auteurs, se déclara acquis aux théories nouvelles, venues de l'Est, d'un art libéré des entraves de l'individualisme et du réalisme étroit; d'un art s'adressant à nouveau à la collectivité tout entière et exprimant ses aspirations, traitant des thèmes d'une portée humaine, universelle. Il fut beaucoup question de cinéma et de sport, de marionnettes et des merveilles de la technique moderne; on essaya de renouveler la mise en scène à l'instar des novateurs allemands et russes. On applaudit Jacques Copeau, on joua Ghéon dans tous les patronages. Les pièces de Georg Kaiser et de Copeau connurent un vif succès, tandis que chaque création d'une œuvre nouvelle de Teirlinck (œuvre essentiellement cérébrale, mais pittoresque et décorative, où nombre de symboles étaient matérialisés selon des procédés médiévaux), soulevait chez un public dérouté, mais prodigieusement intéressé par tant de surprenantes innovations, les sentiments les plus divers.

Si tentant que fût l'exemple, si décisive que fût pour nombre de jeunes l'influence de ce grand romancier, qui mettait sa fantaisie et sa puissance verbale au service de la cause d'un art dramatique régénéré, Herman Teirlinck n'a pas fait école. Parmi ceux qui sont restés fidèles à la tradition, Gaston Martens occupe une place honorable : par ses pièces réalistes d'abord, dont les personnages semblent échappés des romans de Buysse (tous deux sont originaires de cette même région de la Lys, si fertile en artistes de tout genre); ensuite par des farces truculentes, telles que *Prochievrijers* (Amoureux de village) et *De groote Neuzen* (Les grands nez), qui rappellent Pallieter. De la production abondante, mais inégale, de l'Anversois E.-W. Schmidt, *Het Kindernummer* (Le numéro d'enfants) et la comédie *Tilly's Tribulaties* (Les tribulations de Tilly) sont à retenir. Après des débuts remarquables et précoces, Willem Putman abandonna un temps la comédie bourgeoise pour suivre Herman Teirlinck dans ses expériences : non sans succès d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne *Looping the Loop*. Nous n'oublierons ni Pol de Mont, de qui certaines pièces ont été créées d'abord en français sur une scène parisienne, ni J. Horemans et J. Janssen, ni quelques autres, au premier rang desquels

se place Anton Van de Velde, auteur de diverses pièces à tendance nationaliste (*Tijl Ulenspieghel*, en deux parties), d'un lyrisme trop verbeux et d'un symbolisme assez artificiel. Au risque d'être trop sobre en éloges, nous reconnaitrions que toute cette activité permet quelques espoirs, mais que nous sommes encore loin de compte. Serait-ce parce que la rénovation théâtrale a porté avant tout sur la régie : la mise en scène, les effets de lumière, l'accoutrement et le jeu des acteurs, l'accompagnement musical, tout le « décor » enfin, alors que le texte a été réduit à un rôle assez accessoire dans cette organisation de beaux spectacles? Il semble logique que les écrivains se soient désintéressés d'un art livré tout entier au régisseur et à l'acrobate... Serait-ce que, dans l'organisation actuelle de la société hors de la Russie soviétique, un théâtre nettement anti-individualiste, qui se veut en communion avec la masse, n'est pas encore viable? Serait-ce simplement parce que le public en a assez de toute cette expérimentation et de cet art devenu cérébral, abstrait ou symbolique, et si peu émotif? Serait-ce encore... Mais il suffit : ce problème de la crise du théâtre n'a rien de spécifiquement flamand.

\* \* \*

Il nous reste à dire quelques mots de l'« Essai ».

Auprès des générations antérieures, l'autorité d'un Max Rooses, puis d'un Pol de Mont fut longtemps incontestée. Contemporain de Van nu en straks, l'ingénieur Lodewijk De Raet exerça une influence décisive par ses publications sur l'aspect économique du mouvement flamand et le problème de l'Université de Gand, dont la néerlandisation se poursuit progressivement. Dans les milieux catholiques M<sup>lle</sup> Marie Belpaire, L. Dosfel et particulièrement le professeur Jules Persijn, auteur de plusieurs études fouillées sur des sujets de littérature néerlandaise et étrangère — de Dante à Ibsen — ont joui ou jouissent encore d'un grand crédit.

Nombreux sont les noms cités dans les pages précédentes, qui devraient être répétés ici. Le plus important est incontestablement Auguste Vermeylen, critique littéraire qui joua un rôle conducteur avant la guerre, et historien de l'art, de grande envergure. Les quatre volumes déjà parus de son *Histoire des arts plastiques et de la peinture en Europe* tiennent à la fois de la philosophie, de l'histoire et de la critique; écrits dans une langue souple et robuste, ils sont en même temps d'un artiste et d'un érudit.

Tout autre est l'œuvre critique éminemment subjective de Karel van de Woestijne. Nous ne la connaissons entièrement que lorsque ses chroniques parues dans le *Nieuwe Rotterdamse Courant* auront été réunies en volume. Parmi ceux qui se sont consacrés exclusivement, ou à peu près, au genre qui nous occupe, nous ne citerons que A. Cornette et J. Muls, essayistes et historiens de l'art, ainsi que Joris Beckhout, qui signa diverses études de vulgarisation.

Il nous faut conclure.

Nous habitons un petit pays : à peine cinq provinces belges adossées à l'hinterland hollandais, avec lequel nous avons en commun la langue cultivée. Cette langue, si riche qu'elle soit, n'ayant qu'une faible diffusion dans le monde, nos intellectuels sont forcément polyglottes, et plus que d'autres avertis des grands courants de l'art et de la pensée internationaux. L'isolement culturel, si funeste dans les siècles passés, ne paraît donc plus à craindre : nous vivons de plus en plus au rythme de notre époque. Sans vouloir nous aventurer sur un terrain extra-littéraire, nous pouvons affirmer que, dans une Belgique où les milieux dirigeants des provinces du Nord abandonnent l'usage exclusif de la langue française qui leur servit longtemps « d'instrument de règne » —

selon le mot du constitutionnel wallon Lucien Jottrand — certaines insuffisances et lacunes fâcheuses de la culture flamande d'aujourd'hui seront vite comblées, certains retards regagnés. Le nationalisme le plus maladif finira par reconnaître que la lutte pour l'émancipation d'un peuple, pour la véritable liberté linguistique, n'est pas un but en soi, mais bien un moyen d'assurer l'épanouissement harmonieux et complet d'une personnalité.

Certes, les progrès réalisés depuis quarante ans sont considérables, sans compter les possibilités nouvelles qu'offre la Belgique réorganisée d'aujourd'hui et de demain. Mais lorsque nous voyons augmenter constamment le nombre d'œuvres flamandes, traduites dans les langues étrangères, notre joie à voir reconnaître enfin par l'Europe notre personnalité littéraire propre n'est pas sans mélange. Le moment est-il déjà venu où notre littérature doit souhaiter de subir l'examen par un œil étranger averti, jugeant sans indulgence, plutôt avec sévérité, sans se soucier des contingences locales ou historiques, ni des accessoires pittoresques qui ne résistent pas à la traduction? Tout compte fait, parmi nombre de productions honorables, nous possédons à peine deux douzaines d'œuvres qui ajoutent véritablement quelque chose au patrimoine artistique européen, et dont l'accent humain ne se retrouve nulle part ailleurs avec la même intensité. Cela paraît peu, mais c'est beaucoup pour un peuple qui compte quatre millions de pay-sans et d'ouvriers et seulement une poignée d'intellectuels dévoués au réveil d'une langue et d'une tradition séculaires. Cela paraît suffisant en tout cas pour inspirer confiance à un petit peuple pacifique, qui désire bonnement conquérir pour ses lettres une place à côté de celle qu'il occupe depuis cinq siècles par son apport aux arts plastiques. (1)

JULIEN KUYPERS.

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. Maurice Wilmette la primeur de ce chapitre qui paraîtra prochainement dans l'*Encyclopédie belge*.

## ENCYCLOPÉDIE BELGE

Œuvre de quarante spécialistes, parmi lesquels des professeurs des quatre universités, les fonctionnaires les plus éminents de nos ministères, nos publicistes les plus distingués.

### L'ENCYCLOPÉDIE BELGE

en 1 volume in-4° (20 x 27) de plus de 800 pages, imprimé sur beau papier, contenant de nombreux clichés et six hors-texte en couleurs.

Prix de l'ouvrage relié pleine percaline : 180 francs

### SOUSCRIPTION

à la Renaissance du Livre, 12, place du Petit-Sablon, BRUXELLES

180 francs au comptant

195 francs à terme, paiement 20 francs par mois

Ces prix sont établis pour une période expirant à la publication de l'ouvrage.

## Dinaso

J'ai assisté au second Landdag des Dinaso. Cela n'a pas été une perte de temps. Rien n'est plus absurde que d'appartenir à une collectivité, et d'ignorer les mouvements profonds, les mouvements d'élite qui fermentent, qui obéissent à des idéologies, qui sont en dehors des cadres existants. Dans toute erreur il y a un fonds de vérité, et plus l'erreur paraît violente plus elle correspond à une vérité vitale.

De quelle vérité part le Dinaso? D'un ensemble de constatations que nous faisons tous et qui occupent, qui préoccupent, qui obsèdent l'intelligence des jeunes : notre régime politique est déformé, paralysé, inerte et doit se transformer, doit être régénéré. Quels sont les vices principaux de ce régime : la duperie de la démocratie politique, l'absence d'autorité et de responsabilité, la domination des puissances occultes d'intérêts ou d'argent. C'est en même temps l'ignorance du bien commun ; c'est le camouflage des hommes derrière les rouages ; c'est la médiocrité instaurée en régime et la terreur du grandiose.

Jusqu'ici nous restons sur un plan qui peut être commun à beaucoup de pays. Ce qui est vrai en Belgique l'est aussi bien en Hollande, en France, en Angleterre, dans tous les pays qui subissent le régime parlementaire déformé. Mais il faut ajouter des considérations particulières spéciales au pays flamand.

En effet, la nécessité du redressement politique d'un pays est un problème que l'on peut trancher en provoquant dans ce pays un mouvement général d'opinion fondé sur une idéologie nouvelle, sur un nouveau dynamisme. C'est le choix de cette idéologie qui dicte le programme politique du mouvement. Il faut chercher le commun dénominateur qui soulève la masse, qui l'entraîne, la galvanise. Or pour le pays flamand il est indispensable de continuer l'évolution de l'idéologie linguistique. Le premier acte est terminé ; encore quelques retouches et l'époque parlementaire ou législative du mouvement flamand sera arrivée à son aboutissement. Mais cela n'est encore rien. Ce n'est que la forme. Comment donner au peuple flamand rentré en possession de sa langue, les moyens de reconquérir sa personnalité? Le problème est immense, il est terrible, mais il est posé et il est absolument inutile de se contenter de le nier.

Il faut ne rien comprendre au fait de la perpétuelle évolution d'une société pour croire, un mouvement idéologique étant lancé, qu'on puisse, à un moment déterminé, décréter que ce mouvement a atteint tous ses objectifs et que la vitesse acquise est anéantie. Le peuple flamand doit trouver son être propre. Parlementairement, démocratiquement et bourgeoisement, cela signifiait jusqu'à tout récemment : *in Vlaanderen vlaamsch*.

Mais nous vivons dans l'espace et dans le temps, en Europe et en 1933. Le mouvement flamand est né à l'époque où le principe des nationalités était à la mode, en d'autres mots au temps du nationalisme libéral. Il s'est développé dans une atmosphère romantique, et sous le signe de deux idées-forces : nation et patrie. On peut expliquer toutes les tendances et toutes les fractions du mouvement flamand jusqu'en 1931, grâce à ces deux termes. Mussolini et Hitler ont lancé dans l'idéologie européenne un troisième terme : race. La race est antérieure et supérieure à la patrie et à la nation. Patrie et nation sont des cadres faits pour des hommes, dont le commun dénominateur est le sang, la race. Le mouvement racique du Dinaso est né en octobre 1931.

Le mouvement des Dinasso affirme qu'il existe une race flamande: *Dietsche*. Que cette race doit former une nation: *Nationaal*. Et que cette nation doit vivre sous la formule corporative: *solidarisme* (*Di-Na-So*).

Par conséquent les Dinasso brisent avec la démocratie politique et rejettent entièrement le parlementarisme: aux élections ils votent blanc. Les Dinasso se déclarent ennemis irréductibles de tout marxisme ou communisme, et à Thielt j'ai vu plus d'un milicien du Dinasso qui portait les traces des coups reçus au cours de bagarres avec les socialistes et les communistes. Les juifs anversois soutiennent les marxistes dans cette lutte. D'ailleurs bon nombre de miliciens n'ont pu participer au Landdag; ils devaient défendre leurs locaux menacés par les socialistes. Les Dinasso méprisent ce que nous appelons le flamingantisme parce que celui-ci est, d'après eux, pourri de marxisme et de démagogie; ils refusent de se rendre au pèlerinage de Dixmude.

Les Dinasso sont en lutte acharnée contre leurs frères d'hier, les frontistes, parce que ceux-ci glissent également sur la pente démagogique. Et van Severen le déclarait: « Nous avons tout et tous contre nous ».

\* \* \*

Le mouvement des Dinasso est un mouvement de purs. Ses miliciens doivent l'obéissance aveugle et totale aux chefs. Pour la réunion de Thielt ils ont été mobilisés, — c'est le terme employé, — en quarante-huit heures, par sections, ignorant pour quel endroit et dans quel but. Ils y furent tous, obéissant à la consigne, sans défection.

J'ai entendu des discours. C'est un langage qui nous est familier. Disons-le nettement: c'est du maurrasisme. C'est une idéologie serrée, logique, et prisonnière d'elle-même. Tirant son origine de la notion race, elle va fatalement aux conséquences extrêmes: la patrie belge n'étant pas la patrie d'une race, n'existe que comme fait international. N'ayant pas une vie propre, elle ne peut susciter un dynamisme propre. Il faut trouver ce dynamisme ailleurs: c'est le *Dietschland*.

Cette théorie paraissait laisser l'auditoire assez indifférent. Il n'y eut qu'une explosion violente d'enthousiasme, quand van Severen déclara que beaucoup de jeunes partisans se trouvaient actuellement dans l'armée belge pour y apprendre, en devenant de bons soldats, de bons gradés et de bons officiers, l'art de faire éventuellement sauter le cadre belge. Enthousiasme qui ne venait pas des rangs des miliciens, mais de la population venue en masse dans la salle. Je demande que l'on y réfléchisse.

D'ailleurs, au passage du cortège dans la ville de Thielt, la population était loin de marquer de l'antipathie, ou seulement de l'indifférence à l'égard des manifestants. Le salut fasciste traduisait clairement l'état des esprits.

Que conclure? La jeunesse flamande est dans l'expectative. Elle est écœurée du régime de démocratie parlementaire. Elle veut des chefs. Elle regarde l'Europe. Elle est convaincue de ce que le politique emporte sur le social et l'économique, et que le politique exige une forte idéologie. Elle constate que le parti socialiste s'effondre; elle constate que le parti catholique est inerte. Elle ne trouve pas les animateurs de l'idée catholique. Elle veut le grandiose et ne respire qu'une atmosphère de sacristie.

Plutôt que de piétiner, de s'embourber et d'attendre que, patiemment, l'élimination des générations laisse le droit à l'idée de s'exprimer, la jeunesse prétend forger la société de demain. Elle demande des forgerons, elle veut trouver ceux qui participent à son inquiétude, à son angoisse.

Si les catholiques ne répondent pas, c'est van Severen qui répondra. Je pose en fait que l'idée du *Dietschland* n'a encore aucune

puissance, aucune force d'attraction pour la masse. Mais j'affirme que si le parti catholique reste figé dans le matérialisme social de la *standsorganisatie* et s'il s'entête à ne pas faire franchir au flamingantisme le stade de la démocratie parlementaire, l'esprit d'aventure l'emportera sur la raison. La Belgique n'est pas isolée. Elle sent passer au-dessus d'elle tous les courants d'idées. Après Mussolini, c'est Hitler. Le risque triomphe de la sagesse, et la force l'emporte sur l'expérience. Et surtout la volonté tue la routine.

Le redressement est encore possible. Il est indispensable de prouver aux générations montantes que ce redressement *complet, total, jusqu'aux fondements*, est la préoccupation constante de nos chefs. Nous vivons les derniers délais.

CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE.

## Le petit garçon puni par les bêtes

Une histoire pour Jean-Paul.

Il y avait une fois un petit garçon qui n'allait pas encore en classe. Pendant l'été il vivait à la campagne, où il était très fier de se promener, sandales aux pieds et jambes nues, avec une culotte grise maintenue par une ceinture de caoutchouc, et une chemise bleue à col ouvert.

Quand le temps était beau, il se faisait pousser par une de ses sœurs dans une petite auto rouge; lorsqu'il était fatigué de se faire pousser, il courait au ruisseau et se mouillait le fond de culotte en construisant un barrage avec des pierres; quand il en avait assez de fabriquer des barrages, il tirait la queue de son chien qui s'appelait Raco; et lorsqu'il avait suffisamment tiré la queue de son chien, il allait se promener au bois, avec une canne en branche de noisetier.

C'est dans le bois que l'histoire commence.

Il y avait beaucoup d'animaux dans ce bois: des grives, des mulots, des corbeaux, des lapins, des ramiers, des lièvres, des papillons, des geais, des limaçons, des écureuils, des faisans, des fourmis; bref, des mammifères, des oiseaux, et même des reptiles, car j'oubliais de dire qu'il y avait aussi des lézards et des orvets.

Le plus grand plaisir du petit garçon, dans le bois, était de faire peur aux animaux qu'il rencontrait. Pas de leur faire mal. Mais simplement de leur faire peur. De les effrayer. Et même de les ennuyer.

C'est ainsi qu'en rencontrant une fourmilière, il ne manquait jamais d'y fourrager avec sa canne, jusqu'au fond où se trouvaient les œufs, pour voir les fourmis courir en tous sens comme si elles avaient le feu quelque part.

Quand il voyait un limaçon se traîner au fond d'une ornière, il prenait un malin plaisir à mettre sa canne devant lui, pour lui faire rentrer ses antennes.

Lorsqu'il apercevait un papillon posé sur une fleur, au soleil, il se mettait exprès de manière à le placer dans l'ombre, et à le faire s'envoler.

Chaque fois qu'un corbeau partait à son approche, le petit garçon faisait *Couac! couac!* pour vexer le corbeau. Et le corbeau était vexé.

Dès qu'il entendait un lézard zigzaguer dans les herbes sèches, il se mettait à quatre pattes pour tâcher de l'attraper, au risque de lui casser la queue.

Pour les lapins et pour les lièvres il n'était guère plus gentil. Dès qu'il en voyait détalier devant lui, il les faisait filer plus vite encore en criant de toutes ses forces : *Brr! Brr!*

Pour les écureuils c'était différent, car les écureuils restent le plus souvent sur les sapins, où ils sautent de branche en branche, pour décortiquer les cônes. Lorsqu'il apercevait le panache roux d'une de ces gentilles bestioles, le petit garçon ramassait une motte de terre et la lançait vers le *spirou*. Il le manquait, évidemment, mais l'écureuil avait peur quand même.

Bref, à chaque promenade du petit garçon dans le bois, tous les animaux étaient dérangés et alarmés.

Cela durait depuis des jours et des jours.

\* \* \*

Finalement, un beau matin, un vieux lièvre rencontra une souris au pied d'un chêne. Leur esprit était préoccupé du même souci : l'attitude insupportable de ce petit garçon en chemise bleue.

— Moi, déclara le vieux lièvre, je commence à en avoir plein les pattes de ce bonhomme. Dès qu'il m'aperçoit il fait un tel vacarme que j'en attrape la colique.

— C'est comme moi, dit la souris. Etant plus petite que vous, j'échappe plus facilement à ses regards. Mais si d'aventure il me voit, il me lance un *Kss! kss!* qui me fait perdre la tête.

— Roucoulou, roucoulou, vous avez raison, acquiesça un ramier qui les avait entendus. Lorsque ce garnement passe près d'un arbre où je suis perché, il lui administre des coups de baguette qui me donnent la chair de poule.

Un orvet qui passait à ce moment fit de multiples contorsions en signe d'assentiment.

— Eh bien! reprit le vieux lièvre, cela doit finir. D'une manière ou l'autre, nous allons donner une leçon à ce gamin. Je propose que ce soir tous les animaux du bois se réunissent; nous tiendrons un conseil et nous prendrons des mesures pour que, dès demain, ce petit homme nous laisse la paix.

— Couac! couac! approuva un corbeau.

Et ils se séparèrent.

Le vieux lièvre alla trouver un de ses cousins, qui passait pour être le lapin le plus rapide du bois.

— Cousin Jeannot, lui expliqua-t-il, nous sommes nombreux, dans ce bois, à en avoir assez des procédés de ce gamin qui, tous les jours, avec ses culottes grises et sa chemise bleue, vient nous troubler dans notre domaine. Nous nous sommes concertés tout à l'heure, la souris, le ramier et moi, et déjà le corbeau et l'orvet sont d'accord avec nous. Ce soir, à l'heure où le ramier rentrera, nous tiendrons un conseil près de l'ancien terrier du renard tué l'année dernière. Il s'agit que tous nos amis du bois se trouvent au rendez-vous. Je te charge de les avertir d'une patte agile, et d'insister auprès de chacun pour que tout le monde soit au poste. Va!

Le lapin ne se le fit pas dire deux fois, et pour exécuter sa mission consciencieusement, il entreprit de faire d'abord le tour du bois, en s'arrêtant tous les cinquante bonds. A chaque halte il se dressait sur son séant et agita alternativement les oreilles de bas en haut et de gauche à droite, suivant le code spécial dont se servent les animaux des bois. Cela signifiait :

« Ce soir, au retour du ramier, rendez-vous général à l'ancien terrier du renard. »

Après avoir annoncé de la sorte son message sur le pourtour du bois, le lapin le porta à l'intérieur, suivant deux diagonales, avec arrêts tous les cinquante bonds. Enfin il alla au centre du bois, près du terrier du renard, où il publia une dernière fois la proclamation.

Ainsi la plupart des animaux furent avertis en moins d'une demi-heure. Ceux qui n'avaient pas aperçu les signaux du lapin furent rapidement touchés par les autres animaux, car la nouvelle de la réunion fit bientôt l'objet de toutes les conversations. Les bêtes étaient très excitées. C'était la première fois qu'on les convoquait en assemblée générale.

\* \* \*

Vers six heures du soir un battement d'ailes sec annonça que le ramier revenait dans ses sapins. C'était le signal convenu.

Immédiatement, des quatre coins du bois, les bêtes convergèrent vers l'ancien terrier du renard. Etrange procession! Les faisans et les grives s'y trouvèrent les premiers, suivis de près par les lièvres et les lapins. Les écureuils arrivèrent peu après, puis les souris. Cinq minutes plus tard ce fut le tour des lézards et des orvets. Les fourmis furent annoncées après une demi-heure; et la séance commença avant que les limaçons ne fussent en vue. Les papillons ne vinrent pas, car à cette heure ils dormaient déjà.

Ce fut une imposante réunion.

Le vieux lièvre la présida. Il était assis au centre, sur une souche. Immédiatement devant lui, par rangs de mille, les fourmis. Derrière les fourmis, à droite, les souris; à gauche, les lézards et les orvets. Derrière les souris et les lézards, les lapins; ramiers, grives, faisans, écureuils et geais étaient perchés sur des branches, au-dessus de l'auditoire.

Lorsque tout ce monde fut rangé, le vieux lièvre agita les oreilles pour réclamer l'attention. Un silence profond se fit aussitôt.

— Frères des bois, dit le vieux lièvre, vous savez pourquoi nous sommes assemblés. Le petit gamin à la ceinture de caoutchouc prend son plaisir à nous ennuyer quotidiennement dans notre royaume, et à nous donner à tous une frousse épouvantable. Si ce régime continue, nous sommes exposés à mourir de peur l'un après l'autre. Pour prévenir cette catastrophe, il faut arriver à dégouter le petit gamin de venir ici, afin qu'il nous laisse enfin la paix. J'espère qu'ensemble nous trouverons une solution à ce problème. Je donne la parole à qui me la demandera.

Comme toujours, dans pareils cas, aucun orateur ne se présenta.

— Allons, reprit le vieux lièvre, personne n'a-t-il de suggestion à faire?

Enhardi par cette nouvelle invite, un écureuil leva la queue pour demander la parole.

— La parole est à l'écureuil.

— Mes amis, commença l'écureuil, je n'ai rien d'extraordinaire à vous proposer. Tout ce que j'ai à vous dire c'est que mes frères écureuils et moi sommes disposés à faire tout ce qui dépend de nous dans l'œuvre de défense commune. Et je suis chargé de vous suggérer que chaque fois que le méchant gamin passe en dessous d'un arbre où nous sommes perchés, chacun des membres de notre tribu lui lance une noisette sur la tête.

— L'idée n'est pas à rejeter, acquiesça le vieux lièvre pour dire quelque chose...

— Couac! couac! fit le corbeau. Cette idée ne vaut rien. D'abord qu'est-ce que cela signifie, une noisette? Même si les écureuils étaient capables de viser juste, — ce dont je doute! — le méchant gamin ne la sentirait pas. Ce qu'il faudrait, c'est au moins une banane, ou mieux encore une noix de coco. La perfection, ce serait une citrouille. Mais une noisette! Couac! couac!

Les écureuils furent très froissés de la réponse de ce corbeau, et surtout du ton avec lequel il la proféra. Ils protestèrent auprès du vieux lièvre.

Celui-ci répliqua que le droit de parole était absolu, et qu'à moins d'écarts de langage caractérisés, il devait laisser chacun

exposer librement son opinion. Il déclara l'incident clos. Puis, s'adressant au corbeau :

— Frère corbeau, avez-vous quelque projet à nous présenter ?

— Ouac ! dit le corbeau. Pour ma part, — et je parle également au nom des faisans, ramiers, geais, grives et autres animaux à plumes et volants, — pour ma part j'estime que pour punir le méchant gamin tous les oiseaux, dès qu'ils l'apercevront, devront voler juste au-dessus de lui et puis laisser tomber sur sa tête, non pas une noisette, mais... autre chose, que je n'ose pas dire devant les dames.

Une musaraigne, choquée, poussa un cri aigu.

Tout le monde avait compris.

Et le corbeau riait : Ouac ! ouac !

Une souris demanda la parole.

— Je proteste, déclara-t-elle. Je proteste parce que si le petit gamin nous ennuie, il n'est pas méchant ni cruel. Or ce que propose le corbeau pourrait occasionner au gamin de graves tracasseries ; car nous savons tous comment le jeune Tobie est devenu aveugle. Il ne faudrait pourtant pas que nous eussions sur la conscience la vue du petit gamin.

Toutes les souris approuvèrent : « Très bien ! »

— Très mal ! rétorqua la vieille limace, en bavant. Si l'on suivait l'avis de la souris, on ne punirait pas le méchant gamin. Or il mérite une bonne leçon. Je suis prête à me dévouer pour la lui administrer. Je suis vieille ; je n'ai plus de longs jours à vivre ; je consens à sacrifier ceux qui me restent. Je sais par où passe tous les jours le méchant gamin ; je me mettrai sur son passage, au milieu du chemin, sous des herbes, de telle sorte que sans me voir il marche sur moi, m'écrase, et en m'écrasant glisse et vole par terre. Ainsi nous serons vengés.

— Jamais ! jamais ! gémit une autre limace. Jamais je n'accepterai que ma mère meure pour ce méchant gamin.

Cette émouvante protestation d'amour filial toucha beaucoup l'auditoire. On n'accepta pas la généreuse proposition de la vieille limace.

— Nous mordrons les jambes du gamin risquèrent deux souris.

— Vous n'oserez pas ! cria un geai.

Les deux souris n'insistèrent pas.

Un taon demanda la permission de dire deux mots.

— Je piquerai le méchant gamin au bout du nez !

— Mais tu risqueras de te faire écraser sur son pif ! objecta une belette.

Et tout le monde se tut.

Le vieux lièvre, qui avait longtemps réfléchi, et constatant que plus aucun animal ne désirait parler, le vieux lièvre balança les oreilles pour signaler qu'il allait donner son avis.

— Mes amis, tout ce que vous avez proposé jusqu'à présent ne me paraît pas très fameux. Ce n'est ni individuellement, ni par groupes séparés, que nous ferons quelque chose d'efficace contre le gamin. Je pense que nous devons nous entendre pour agir *tous ensemble*, et voici l'idée que je vous soumets. Mais de peur qu'on m'entende, et que mes plans parviennent aux oreilles du gamin, rapprochez-vous...

Les fourmis avancèrent, par colonnes de mille, jusque sur les pattes du vieux lièvre ; les souris et les lézards se collèrent derrière elles ; les geais, les grives, les ramiers et les faisans descendirent de leurs branches et fermèrent le cercle étroitement concentré autour du vieux lièvre.

Et le vieux lièvre alors parla bas. Tout bas. Si bas, si bas qu'au delà des faisans il n'y eut pas moyen d'entendre ce qu'il disait.

Mais lorsqu'il eut terminé son discours, tous les animaux l'approuvèrent. Les fourmis agitèrent leur tête de haut en en bas, les corbeaux firent des couacs entendus, et un écureuil se frappa la cuisse en éclatant de rire.

Comme le soir était tombé, tous s'en retournèrent d'où ils étaient venus.

Et la nuit s'infiltra dans le bois endormi...

\* \* \*

Le lendemain le petit garçon se leva, se lava (à moitié), mit aux pieds ses sandales, fixa sa culotte grise avec sa ceinture de caoutchouc. Le col de sa chemise bleue, un peu plus sale que la veille, s'ouvrait largement sur son cou.

Le petit garçon dit sa prière, déjeuna, se fit pousser en auto par une de ses sœurs, mouilla son fond de culotte en construisant un barrage dans le ruisseau, tira la queue de son chien Raco, prit sa canne et s'en alla vers le bois.

Il était d'humeur si conquérante qu'il avait mis une fleur en bouche ; avec sa baguette de noisetier il faisait de grands moulinets.

Et le voici à la lisière du bois.

Lorsqu'il y arrivait les autres jours, un rouge-gorge ou un merle ne manquait pas de s'envoler à son approche, premier signe de vie des animaux du bois.

Ce jour-là, ni merle, ni rouge-gorge ; la fourmière éventrée la veille est vide ; dans les ornières pas un limaçon à trouver ; pas de papillons sur les fleurs. Ni bête à voir, ni cri à entendre.

— Tiens, tiens ! se dit le petit garçon. Comme c'est drôle...

Il avance, par le sentier, à travers le bois désert et muet.

Mais soudain...

Mais soudain !

Quel spectacle et quel concert !

Voici qu'au moment où le petit garçon arrive au milieu du bois, mille cris, coassements, croassements, jacassements, bourdonnements et roucoulements l'assourdissent. Avec d'effrayants battements d'ailes, de tous les arbres proches, corbeaux, geais, faisans, merles s'abattent en tournoyant autour du petit garçon, lui frôlant la tête, passant et repassant et virevoltant à droite, à gauche, s'entre-croisant dans un vacarme étourdissant. Couaac ! Couaac ! Roucou, roucou-ou-hou... Les geais, à ses oreilles, cajolent tumultueusement, tandis que sur toutes les branches les écureuils lui décochent des pieds-de-nez, et que dans l'herbe les lézards et les orvets dressent vers lui leur tête triangulaire et poussent, à toute vitesse, leur langue fourchue.

Les fourmis, par régiments de trois mille, dissimulées derrière des touffes de graminées, sortent de leurs cachettes et se dirigent en masses sombres vers les jambes du petit garçon ; les souris, par derrière, lui piquotent ses mollets nus.

Et la sarabande s'amplifie jusqu'au moment où le petit garçon, fou de terreur, lâche sa baguette de noisetier, fait demi-tour et, les bras devant les yeux, s'encourt plus vite qu'aucun des lapins du bois n'avait jamais galopé devant lui.

Les oiseaux l'escortent dans sa fuite, tournoyant au-dessus de lui dans un concert épouvantable ; lièvres et lapins se fauillent entre ses jambes pour le faire trébucher. Toute la bande ainsi lui fait aubade jusqu'à la lisière du bois.

Et le petit garçon ne cesse de courir qu'à l'instant où, essoufflé, tremblant et tout en larmes, il se jette dans les bras de sa maman.

La leçon fut salubre, car jamais plus, depuis ce jour, le petit garçon ne taquina les animaux.

CHARLES DU BUS DE WARNAFFE.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Le II<sup>e</sup> Congrès international de l'Enseignement secondaire catholique

Il me reste à signaler dans le défilé des délégations nationales l'Irlande, dont le R. P. Mcquaid a dit l'invincible attachement à la foi catholique et la passion nationaliste qui sont l'âme de l'enseignement; le Luxembourg, où il est souhaitable que nos amis secouent leur torpeur; la Russie soviétique où l'École s'est emparée d'un peuple immense pour lui insuffler la foi communiste.

De l'ensemble des travaux qui ont alimenté la deuxième et la troisième phases du Congrès, je ne veux détacher ici que l'une ou l'autre question où, à travers des controverses passionnées, il avait à prendre position. C'est d'abord la manifestation la plus caractérisée de la Pédagogie moderne, à savoir l'École active, sur laquelle M. Devaud, de Fribourg, a présenté un rapport du plus haut intérêt.

L'École mal dénommée active est celle qui, fidèle au mot d'ordre lancé à Dresde en 1901, *Vom Kinde aus*, fait tout partir de l'enfant, l'érige en maître et réduit le maître à l'état de subordination. Ses théoriciens, Ferrière, Decroly (fondateur d'une École à Bruxelles où il mourut l'an dernier), Claparède posent en principe que l'enfant se fait sa vérité à lui-même et se fait sa propre loi. Immanentisme et autonomisme sont à la base du système. Sous la pression de l'intérêt instinctif, ou sous l'impulsion des besoins généraux de l'humanité ou de ses besoins particuliers, l'enfant épanouit les virtualités enclouées dans son moi. Il tire tout de lui, s'éduque du dedans au dehors et non plus, comme dans l'école traditionnelle, du dehors au dedans, il ne relève que de lui-même, n'étant ordonné ni à Dieu ni à la société, mais à lui-même. Issue de cette philosophie immanentiste et autonomiste, la pédagogie nouvelle, le pédocentrisme, a renversé les bases de l'école. C'est aux élèves qu'il appartient de fixer l'horaire des classes, d'élaborer le programme, de prescrire la méthode qui leur convient. Au maître, psychologue subtil, observateur pénétrant, de s'adapter à ces fantaisies qui traduisent les exigences de la nature, d'y chercher et d'y prendre ses points de départ, de faire appréhender la vérité par les élèves comme la réponse adéquate à leur instinct, à leurs besoins. C'est alors par un mouvement spontané de tout leur être qu'ils s'élancent vers le vrai et se l'approprient. L'École idéale, de ce point de vue, est celle de Claparède, l'École sur mesure, qui épouse toutes les idiosyncrasies individuelles et s'ajuste à l'esprit de l'élève comme le veston à sa taille.

\* \* \*

Il y avait évidemment un départ à faire entre ces théories profondément erronées et ces pratiques plus ou moins appréciables. Le Congrès de La Haye n'y a pas manqué. Après avoir professé sa pleine et entière adhésion aux enseignements de l'Église tels que Pie XI les a récemment promulgués dans son Encyclique sur l'éducation, il a déclaré « que les nouveautés dans les méthodes et les

directives de l'éducation ne peuvent être admises que dans la mesure où elles sont complètement affranchies des fausses théories philosophiques sur la nature, les procédés et les buts de l'éducation, théories dont l'opposition avec la doctrine catholique est parfois expressément voulue par leurs inventeurs et leurs propagateurs ».

Il y a aussi un départ à établir dans la pratique même entre les diverses méthodes qui d'ailleurs ont introduit d'importantes variétés d'écoles actives. Il y en a qui demandent la formation intellectuelle à l'action de la main par le dessin, le travail manuel, envisagés comme branches principales, ou à l'action de la personne entière par l'emploi de quelques procédés particuliers : rédaction libre (sujet abandonné à l'élève), libre interrogation du maître par l'élève, enseignement de l'histoire naturelle par le milieu naturel, le chant, la danse, l'imprimerie à l'école.

Il va de soi que les écoles Montessori ou Agazzi ne sont que des applications très mitigées de la Pédagogie nouvelle; elles n'en retiennent que dans une certaine mesure, de plus en plus atténuée, l'esprit de liberté. L'expérience a souvent corrigé l'emphase des formules d'indépendance en faisant sentir aux maîtres qu'à force d'abdication de leur part, leur petit peuple devient ingouvernable et que l'École active dégénérerait en école libertaire.

Le Congrès de La Haye a sagement mis en lumière ces distinctions fondamentales. Il s'est souvenu de la grande parole de Guizot : *L'Église est une école de respect*, et de la forte parole de Dupanloup : *L'éducation est une œuvre d'autorité*. Il a donc revendiqué la primauté du maître à l'école, au collège et réclamé la docilité des élèves. Voici la teneur de ce vœu : « Les maîtres chrétiens, agents et délégués à la fois de l'autorité religieuse et de la famille pour la formation individuelle, sociale, politique et professionnelle de la jeunesse, possèdent, à ce titre, une autorité qui crée chez l'élève le devoir correspondant du respect et de l'obéissance ». Ce rappel du truisme chrétien s'imposait devant les insolences de la pédagogie émancipée. Cet esprit ne tend-il pas à s'infiltrer même dans nos maisons d'éducation, s'il faut en croire un rapport présenté au dernier Congrès international de l'Éducation, tenu à Liège en 1930, par un professeur laïc d'un collège congréganiste, qui demandait la substitution de la camaraderie au respect dans les rapports d'élève à maître? Il était indiqué d'ailleurs que, le père étant devenu le camarade de son enfant unique, quand il n'est pas le serviteur berné ou le jouet de ses caprices, un sort analogue fût réservé au maître.

Il est clair que dans l'École active l'autorité est une superfétation, si elle n'est pas une malversation, puisqu'on y pose en principe que l'enfant se suffit à lui-même, qu'il s'instruit, s'éduque lui-même et que le rôle du maître s'y réduit à peu près à celui de l'agent de police avertisseur du sens unique. Mais il n'en peut aller ainsi dans l'école traditionnelle où l'on professe que la vérité ne se fabrique pas d'elle-même dans le cerveau des gosses qui la secrètent, mais qu'elle nous vient de Dieu, de l'Église, de la tradition divine, de la tradition humaine, qu'elle est révélée ou reçue et qu'il appartient à l'esprit de l'enfant de la saisir et de se l'assimiler. Que l'on m'entende bien! Je ne verse pas dans l'erreur du traditionalisme qui refusait à la raison humaine la capacité de s'élever par ses propres forces jusqu'à la connaissance de Dieu

et des vérités de la religion naturelle, je ne disserte pas en philosophie, je constate en pédagogie que l'enfant est un être à enseigner, *docendus*, et qu'il doit donc se tenir à sa place.

Mais, cela dit, il est manifeste que l'autorité ne doit pas être oppressive, tyrannique, étouffant l'initiative, coupant les ailes à l'élève. Elle sera respectée, si elle respecte l'enfant. Elle sera aimée, si elle est aimante. Elle sera forte, si elle est sage. Elle sera formatrice, si elle-même est formée.

Et, de même, s'il est question d'appliquer les méthodes de l'École active à l'enseignement moyen, il faut convenir que, sans tomber dans les aberrations de l'immanentisme, il aura tout à gagner à devenir de plus en plus actif, c'est-à-dire à faire plus large la part de l'élève.

A tous les degrés, primaire, moyen, supérieur, la spontanéité de l'élève est un ressort puissant. Détestable, le maître qui fait table rase de tout ce que l'élève peut tenir de la nature, de ses dispositions, de sa famille, de son milieu, de ses acquisitions antérieures. Pareil enseignement est un placage artificiel et non pas une opération vitale. Pareille méthode fait des perroquets et non pas des penseurs. Il importe donc souverainement de cultiver la spontanéité de l'élève au lieu de l'enrayer, de provoquer les réflexions de son esprit intéressé à la leçon, comme, dans l'œuvre éducatrice, bien loin de paralyser sa libre volonté, d'en solliciter les efforts.

On appréciera donc la teneur de ce vœu du Congrès faisant suite à celui que nous avons cité plus haut : « Toutefois, cette autorité ne peut exclure ni entraver l'action personnelle de l'élève lui-même pour la formation de son intelligence, de sa volonté et de sa sensibilité. Bien plus, elle doit tendre de toutes ses forces à augmenter progressivement l'initiative et la spontanéité de l'élève dans sa préparation scolaire à la vie religieuse, familiale, civile et sociale ».

\* \* \*

La question des humanités devait naturellement revenir sur le tapis au Congrès de La Haye devant cet aréopage international de compétences extraordinaires. C'est M. le chanoine Halflants qui a introduit le débat par son substantiel et judicieux rapport auquel s'est joint celui du R. P. Charmot, de France (Yseure). Le premier est un courageux tenant des humanités gréco-latines qu'il regarde à juste titre comme l'instrument privilégié de la formation intellectuelle par le perfectionnement de la pensée et de la parole. Fidèle à la tradition, il en compose le programme, de telle sorte que l'étude des auteurs latins et grecs y occupe la place principale et que les mathématiques y soient jointes avec les langues nationales, en renvoyant aux sections modernes les sciences naturelles et les langues étrangères.

Le R. P. Charmot penche vers une diminution du grec et même du latin au profit des sciences et des langues modernes.

Il semble que le Congrès, ballotté entre ces diverses tendances, se soit tiré d'affaire par un vœu qui balance les deux thèses. « Sans écarter à priori tout autre système d'instruction et d'éducation secondaire, le Congrès déclare garder sa préférence aux humanités gréco-latines, comme étant même actuellement les plus aptes à former cette élite intellectuelle et sociale dont l'Eglise a autant besoin que la société. Il formule cependant le vœu que, dans la mesure où le permettent les programmes officiels, les humanités gréco-latines s'efforcent de donner une formation en profondeur plutôt qu'en étendue et s'adaptent aux exigences de la société moderne. »

Pour ma part, je me rallie plus catégoriquement à la thèse de M. le chanoine Halflants. Sans vouloir entrer ici dans une longue dissertation, je rappelle le *Manuel des Carrières*, ouvrage en collaboration publié par le R. P. Capart dans la Collection Jéciste, en 1930, et qui constitua un véritable referendum en faveur des humanités gréco-latines. L'auteur principal eut l'heureuse idée de demander une consultation pratique sur la carrière à laquelle ils appartenaient à des professionnels distingués, parmi lesquels pas mal d'éminents spécialistes. Or, il est un fait absolument remarquable. C'est que la plupart, pour ne pas dire la quasi-unanimité, de ces excellents juges ont réclamé les humanités gréco-latines comme préparation indispensable ou certainement la meilleure aux diverses carrières libérales et autres, recensées dans le dit volume. Il n'en est pas une seule qui ne puisse se réclamer d'un témoignage autorisé en faveur de la culture classique. Prêtre et missionnaire, médecin et pharmacien, magistrat, avocat et avoué, diplomate, professeur, journaliste, officier, ingénieur, artiste, administrateur, industriel et commerçant, banquier, colonial : tous, au dire d'hommes de science et d'expérience, trouveront dans les humanités classiques le mode supérieur d'adaptation à leur carrière. Je n'ai rencontré dans cette vaste enquête qu'une seule voix discordante, un anonyme qui place sur le même pied, pour la préparation aux fonctions industrielles, les humanités anciennes et modernes, mais je constate que cet anonyme se méprend sur l'objectif principal de cet enseignement qui n'est pas l'étude d'une civilisation, — contre quoi proteste avec raison M. Halflants, — mais la formation harmonique des facultés. Le très regretté M. Lemaire, de Louvain, se joignait à M. Noël pour reprocher à certains professeurs une méthode trop artificielle, trop livresque, l'abus de la philologie. Ces maîtres du haut enseignement réclamaient que l'on se préoccupât davantage de cultiver l'esprit d'observation et qu'on habituât l'élève à êtreindre des réalités. L'étude du grec-latin, bien conduite, exige le déploiement d'une gymnastique intellectuelle incomparable. Elle fait des hommes d'une trempe d'esprit supérieure.

L'erreur de notre temps fut de ne pas réserver les humanités à des sujets idoines et d'y admettre ceux qui étaient plutôt destinés à ces études du type moderne qu'il faut d'ailleurs perfectionner.

Tout compte fait, ayant égard aux divergences nationales, il y a lieu de féliciter le Congrès d'avoir tenu la *Via media*.

J. SCHYRGENS.

POUR PRENDRE UN REPAS  
AVEC TRANQUILITÉ ET  
CONFORT à UN PRIX  
MODÉRÉ ————  
ON S'ARRÊTE AU ..

**SALON  
DE  
THE**  
de la Chocolaterie

**Meyers**

151 RUE NEUVE ■ PRES DE LA GARE DU NORD  
à BRUXELLES